

PER

R-382

CON

Année

Le numéro: 20 sous

Mai 1931

REVUE DOMINICAINE



R. P. Gabriel PERRAS, o.p. La Semaine Liturgique d'Ottawa.
R. P. Raphaël TURGEON, o.p. Le rôle de la Liturgie dans l'Eglise.
Abbé Philippe LAJOIE, p.s.s. Nova et vetera.
Léon THEVENIN. Un élégiaque héroïque — Le poète
Alfred Droin.

LE SENS DES FAITS.—Le problème économique du Japon, par le T. R. P. Proulx. — Un bel exemple à suivre, par Un Jeune. — Dans l'Ordre: Professions, ordination. — Lettres de Rome. — Le décès du P. Antonin Lauzon, par le T. R. P. Langlais. — Retraites fermées. — Nouvelles diverses, par Fra Domenico.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Pelletier: *Carquois* (A. L.) S. Jean Eudes: *La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes* (A.-M. R.) J. de St-Thomas: *Cursus Philosophicus* — Bréhier: *Histoire de la Philosophie* — Masson: *Vie chrétienne et vie spirituelle* — Dnmas: *Theologia Moralis* — Rambaud: *Grandes figures de Prêcheurs* — Autres publications.

ADMINISTRATION

SAINT - HYACINTHE

REDACTION

MONTREAL (N.-D. de Grâce)

REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

ABONNEMENTS (payables d'avance)

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le "Rosaire pour tous", 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

Nous publierons en juin:

"La Jeunesse Rouge", par le R. P. Lorenzo Gauthier, C.S.V.

Tél. Bureau: 463

Résidence: 681-W

H. LETOURNEAU

ENTREPRENEUR PLOMBIER-FERBLANTIER
Posage d'appareils de Chauffage à l'eau chaude, à la vapeur
et réparations générales

265 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

Réparations générales

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE-DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS, Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110 St-Antoine — 67-61 St-Simon,

St-Hyacinthe, P.Q.

F. Daoust, gérant

Téléphone 59-W

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148 RUE CONCORDE,

ST-HYACINTHE, P.Q.

OSCAR POTHIER

OPTICIEN — BIJOUTIER

Montres Rolex, Waltham Elgin — Bagues fiançailles, joncs mariage

Lunettes de toutes sortes et bien ajustées

M. O. DAVID & CIE Enrg.

MARCHANDS-TAILLEURS

86 St-Simon

ST-HYACINTHE

Habits faits sur commandes à court avis. Fourrures, Chapeaux et Casquettes.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Téléphone Bell 403.

Etablie en 1910

Bureau Principal et fabrique
46-48-50 rue Laframboise.S'IL VOUS PLAÎT ADRESSEZ TOUTE CORRESPONDANCE
A LA COMPAGNIE

La Compagnie d'Orgues Canadiennes, Ltée

Orgues d'Eglise Tubulaires et Electriques. Orgues de Salon (Une spécialité). Souffleries Hydrauliques et Electriques des plus Modernes.

ST-HYACINTHE, P. Q.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

No 30 rue Laframboise, ST-HYACINTHE

Ecuries de Louage. Carrosses simples et doubles, pour Mariages, Baptêmes, etc
Automobile, EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223 rue Cascades,

Saint-Hyacinthe

Téléphone 86

Tél. Bureau 95

HECTOR CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

153 RUE GIROUARD,

ST-HYACINTHE, P.Q.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Tél. Crescent 2734

M. J. ALBERT LaRUE

ARCHITECTE

A.A.P.O.

A.A.P.O.

559 Durocher

Montréal

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Epicerie
en gros

TEL. BELL 271

120 ST-ANTOINE,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. Résidence 244W

(Le soir) Tél. Résidence 244J

Tél. Bureau 3F

Maison établie en 1879

A. BLONDIN LIMITÉE

115 Cascades, Saint-Hyacinthe

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

Téléphone : Bureau 120

Habitation 419

J. O DUPRAS

NEGOCIANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES DE SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

"Five Roses" et "Jubilé"

29, RUE LAFRAMBOISE

ST-HYACINTHE

HENRI RAYMOND & CIE,

SAINT-HYACINTHE, Qué.

TEL. 259

ASSURANCE-FEU.

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année
Etranger 2.25 " "

Avec le Rosaire, 25 sous en plus.

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire pour Tous

Bulletin mensuel publié par les Dominicains de
Saint-Hyacinthe.

Canada—Distribué par zélatrices 25 sous par année
Envoyé par la poste 35 sous " "
Etranger—Par zélatrices 40 sous " "
Envoyé par la poste 50 sous " "

Prix de l'unité: 10 sous

Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux à la
Revue Dominicaine recevra le onzième gratis.

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des
Zélateurs, des abonnés, de la Revue Dominicaine et du Rosaire
pour tous.

Nous donnons de jolies PRIMES, aux Religieux, aux
Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés,
à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonne-
ments, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même,
ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du
noviciat des Dominicains du Canada.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Le procédé moderne

consiste à déposer ses documents précieux, titres, hypothèques, polices d'assurance, souvenirs de famille, etc., dans un coffret de sûreté, à l'épreuve du feu, du vol et de toute éventualité.

Soyez en sûreté. Vous le serez si vous louez un coffret dans nos voûtes à l'épreuve de l'incendie et du brigandage.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

— où les épargnants déposent —

Tél. LAncaster 1907

§

*Nous nous ferons un plaisir de fournir
des estimés pour vos travaux d'impression.
Notre motto: Promptitude et satisfaction.*

§

ADJ. MENARD

987 St-Laurent, Montréal

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE

Chaussures, Claques, Valises, Etc.

Téléphone Bell 401

143 RUE CASCADES, ST-HYACINTHE

DESMARAIS & ROBITAILLE Limitée

Marchands d'ornements d'église et d'articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, MONTREAL

121 rue Rideau, OTTAWA 145 rue Church, TORONTO

Notre maison d'Ottawa peut expédier des vins pour fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

Tél. 27

Rés. 891

C. J. HUBERT

GRAINS ET FARINES

100 RUE ST-ANTOINE

St-Hyacinthe

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

PHARMACIE ST-HYACINTHE

— PLACE DU MARCHE —

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — Spécialité : **LES PRESCRIPTIONS**. — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". — Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. AGENCES : Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, Propriétaire.

Dentiers, Ponts, Obturations
de tous genres

Ouvrage de première classe
seulement

RAYONS X

Dr J.-A. Ernest Daigle, B.C.D.

CHIRURGIEN-DENTISTE

Membre du Dispensaire Anti-Tuberculeux des Comtés de Saint-Hyacinthe et Rouville

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction

Dentiers le même jour sur engagement

Prix raisonnables

Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. A. M. à 9 h. P. M.

79 Ste-Anne

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 80



CHAPEAUX ROMAINS

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire, Paille

Catalogue envoyé gratuitement
sur demande

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis,

MONTREAL

THES
EPICES

CAFES
GELEES

CACAO
ESSENCES

Nos 37 années d'expérience sont une
garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE.

5-7 rue St-Paul Est, Montréal

MONTREAL et NEW-YORK

Tél. Main 0103

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

ASSURANCE-VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITE.

La Société des Artisans Canadiens-Français

Fondée en 1876

**La plus forte institution française d'assurance en
Amérique pour les hommes, les femmes
et les enfants.**

Effectif	75,000 membres
Fonds accumulés	\$12,500,000.00
Assurance en force	\$55,000,000.00

CE QU'ELLE EST :

Une véritable école de formation à la pratique de l'épargne et à la judicieuse administration du revenu;

Un rempart puissant contre les infiltrations anti-religieuses et anti-nationales;

Une force vive pour la réalisation de notre émancipation économique.

***Ses différentes combinaisons d'assurance vous donnent
le choix entre maints avantages.***

La Société des Artisans Canadiens-Français fait affaires dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince-Edouard, Manitoba, Alberta, Saskatchewan et dans les états du Maine, New Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New York et Michigan.

Plus de 800 succursales et bureaux de perception, au Canada et aux Etats-Unis

Siège social : Montréal.

Accueil, renseignements et publicité : 924, rue St-Denis.

Secrétariat, administration et bureau médical : 930, rue St-Denis.

LA SEMAINE LITURGIQUE D'OTTAWA

Initiative dominicaine en son principe et pour une large part dans le travail de son organisation, la première semaine liturgique du Canada mérite déjà à ce seul titre qu'on la salue ici d'un fier bravo.

Je le fais pour un motif plus haut et plus large, en raison du sens profond qu'offre le succès remporté et qui déborde fort heureusement, et la famille religieuse initiatrice du mouvement, et le diocèse qui en bénéficie tout le premier.

Ce succès avéré et au-delà des plus optimistes espoirs a plus d'une cause. Il s'explique par la personnalité des conférenciers chargés de tous les cours: Dom Gaspar Lefebvre et Dom Anselme Veys, O.S.B. En cela, la Semaine Liturgique s'écarterait déjà du mode ordinaire des autres manifestations de ce genre, et c'était tant mieux, surtout pour une semaine d'initiation, de principes.

Il faisait bon entendre non pas des rapports de prétendus professeurs qui s'essayaient à traiter des sujets où souvent ils sont novices, mais des maîtres reconnus, parlant d'autorité et d'abondance, en vrais techniciens.

"Et voilà comment il se fait" que plusieurs venus de fort loin et peut-être délégués de convenance étaient pris, ne voulaient pas céder leur place aux nouveaux venus, conquis de la renommée grandissante de jour en jour.

Ce succès inespéré a une explication plus profonde et qui gît dans le thème même de cette Semaine Liturgique: La Liturgie.

Sujet d'éternelle actualité, résumé de la Bible,

"source première" de sanctification, comme la qualifiait Pie X de si sainte mémoire, la liturgie en tant que, et parce que culte officiel, collectif de l'Eglise, enseignée en vue d'une participation plus active aux mystères de l'autel répond à un besoin inné, profond de l'âme chrétienne inassouvie par les dévotions modernes qui ne peuvent être, dans la pensée de ce Pape moderne pourtant, que des sources secondes de vie surnaturelle.

On l'a bien vu et profondément senti en cette Semaine d'étude, de réflexions échangées, qui prenait une physiologie de retraite, de retraite liturgique: il y a quelque chose à faire, des réformes s'imposent, une restauration des formes antiques si vivantes de notre culte chrétien, si l'on ne veut pas le voir s'abîmer dans la routine, le matérialisme et la mort.

Cette remonte de courant sera difficile et longue. Il suffit tout de même pour la tenter et faire quelque chose en ce sens que Pie X ait dit en 1903: "Le véritable esprit chrétien a sa source première et indispensable dans la participation active aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Eglise", et que tout récemment Pie XI ait déclaré ne plus vouloir à l'Eglise de "spectateurs muets".

On s'est étonné là-bas, on regrette ici que certains quotidiens pourtant catholiques d'ordinaire et d'affirmation, n'aient pas donné à un événement si nouveau et si catholique, toute l'attention et la publicité qu'il appelait et qu'on attendait. C'eût été faire œuvre de vraie bonne presse. N'empêche qu'en dépit de cette conspiration de silence, peut-être simple méprise ou malentendu, le mouvement liturgique est lancé au Canada et magistralement.

Qu'on le veuille ou non, il fera son chemin parce qu'il

vient au moment providentiel et exécute l'ordre de la plus haute autorité au monde.

Les journées liturgiques qui viennent de faire écho à cette Première Semaine liturgique préparent d'autres Semaines qu'on souhaite et qui viendront. Les abstentionnistes de la première heure en profiteront pour se reprendre et se racheter.

M.-G. PERRAS, O.P.

★

Le rôle de la liturgie dans l'Eglise du Christ

Nombreux sont les traités théologiques de l'Eglise. On en écrivait il y a des années; encore aujourd'hui, on en publie. Tous, livres de spécialistes ou manuels les plus élémentaires, répondent à cette question : *quelle est la fin de l'Eglise ?* par la même conclusion. "La fin prochaine et immédiate de la société instituée par le Christ est la sanctification des âmes." Pour démontrer cet énoncé, ils citent les textes scripturaires, redisent les affirmations patristiques, développent les raisons théologiques. Ainsi se résout le problème de la fin de l'Eglise.

Cette doctrine, proclamée par tous les auteurs catholiques, est exacte et vraie, à aucun théologien ne viendra la prétention de la nier, même, de la mettre en doute.

Que l'Eglise ait pour mission de conduire les âmes à leur sanctification, voilà ce que de toute nécessité, il faut enseigner, défendre, soutenir. N'est-ce pas afin de communiquer une surabondante vie que le Fils de Dieu

est venu parmi nous, humains ? Vie nouvelle, se greffant sur la première, la naturelle ; mais supérieure à elle, mais surnaturelle. C'est en effectuant, de façon ministérielle, et instrumentale, la sanctification des âmes que l'Eglise catholique prolonge, sur la terre, l'œuvre du Christ.

Faut-il croire que là se termine le rôle par lequel l'Eglise continue la mission de Jésus ? Certes, non. Que la sanctification des âmes ne soit pas la fin totale, adéquate de la véritable société chrétienne, voilà ce qu'une étude attentive de l'activité du Christ sur la terre nous invite à soutenir.

Sans doute, Jésus est venu dans le monde afin de sauver ce qui était perdu, les âmes ; sans doute, sa mission était de diffuser, par son Esprit, la sainteté dans les cœurs. Mais, n'était-il pas aussi le Religieux par excellence, le Prêtre Universel, le Pont reliant au ciel, la terre ?

Il semble bien qu'il faille admettre pour le Sauveur et un travail de sanctification à l'endroit des hommes, et une œuvre de louange à l'égard de son Père du ciel. Telle est la double mission de Jésus, telle apparaît devoir être la double fin de l'Eglise continuatrice de l'œuvre christologique.

Je ne l'ignore pas, quelques auteurs signalent brièvement cette finalité de la société catholique : la glorification de Dieu. Insister davantage sur ce rôle, serait utile cependant. Ne serait-ce que pour faciliter l'intellection de la fin totale et adéquate de l'Eglise. A cette utilité toute spéculative, s'ajoute un second avantage d'ordre tout pratique. Notre vie liturgique apparaîtrait moins comme une répétition de gestes traditionnels rappelant les choses du passé, qu'on observe, sans doute, avec respect et vénération ; mais, qui ne possèdent plus leur réelle et actuelle valeur d'énergie vitale pour les âmes.

Différents sont les sentiments, si l'on considère la liturgie comme la manifestation authentique du culte rendu à Dieu. On apprécie alors la liturgie, on l'aime, on l'étudie, on veut comprendre son âme, son corps, son activité.

Puisqu'elle permet à l'Eglise de continuer la glorification de Dieu initiée par le Christ sur la terre; puisqu'elle est la manifestation extérieure, officielle authentique du culte offert à la Divinité, ne convient-il pas d'affirmer que dans la société catholique, la liturgie a un rôle actuel, véritable, vital ? Mettre en lumière ce rôle, tel est le but de cet article, où nous essayerons d'établir que *le culte à rendre à Dieu intègre la finalité de l'Eglise*; et comment *la liturgie est l'authentique manifestation de ce culte*.

I

Pour arriver au plein épanouissement de son être, au complément parfait de sa vie, l'homme doit recourir aux autres humains. Il est fait pour la société; il a besoin d'elle; à elle il se doit. Ce que l'on affirme de l'homme à l'état civil, on doit également le dire de l'homme au point de vue religieux. La Religion n'est pas une question d'ordre simplement privé; elle est une affaire publique et officielle. Les faits, d'ailleurs, attestent que les églises ne sont que des sociétés dont les membres s'unissent dans le but de pratiquer un même culte. Que la Religion s'impose, voilà ce qui n'est pas discutable; et, ce que nous n'avons pas, ici, à démontrer. Dieu n'a-t-il pas droit aux hommages de l'être raisonnable ? Certainement oui, et ce dernier les lui doit. Or comment offrir au très-Haut un culte convenable ? L'homme l'ignorait; le Verbe divin est venu le lui enseigner.

Le Christ a établi la Religion voulue par Dieu, donné au monde la société religieuse qui offrirait au ciel un culte véritable et digne d'acceptation. L'Eglise catholique, par le Christ instituée, présente donc à Dieu le culte qu'il agrée.

Ce culte doit être public, authentique, officiel.

Sans doute, chaque âme doit prier par elle-même et pour elle-même; sans doute, également, chaque individu peut avoir sa dévotion particulière, sa piété personnelle, pourvu, toutefois, qu'elles soient conformes à la doctrine catholique et à la loi morale divine. Cependant, il demeure que la piété privée ne suffit pas; ce n'est pas même assez qu'elle soit extériorisée; il faut une prière collective, émanée de la société religieuse et faite en son nom.

L'action, n'est-ce pas l'être s'épanouissant? Or, toute activité est soumise à une loi: elle doit s'adapter aux conditions, aux exigences de la nature de l'être qui opère. Aussi, l'Eglise, société religieuse parfaite, universelle et surnaturelle doit posséder une activité propre et spéciale, conforme à sa constitution intime de société divine.

Voilà qui légitime cette affirmation: le culte rendu à Dieu doit être extériorisé; être offert publiquement, officiellement, authentiquement. Mais à quel titre le culte entre-t-il dans l'activité de la Religion? c'est ce qui reste à déterminer.

Notre principe-guide sera le suivant: *l'Eglise catholique continue la mission du Christ.*

Avant de quitter la terre, Jésus dit à ses apôtres: "Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, moi je vous envoie."¹ C'était sa mission qu'il léguait à l'Eglise

1.—S. Jean, XX, 21.

catholique. Cette société religieuse est ainsi constituée la gardienne authentique de la divine Révélation; la dépositaire officielle de l'ambassade du Christ.

Quelle œuvre le Sauveur a-t-il accomplie dans le monde ? Notre sanctification ? Assurément : c'est pour notre salut que le Verbe divin s'est incarné.² La glorification de son Père ? Sans aucun doute : "Je vous ai glorifiés sur la terre."³

Il a donc vraiment répandu, dans les âmes, son influx vivificateur; il a donc véritablement glorifié la majesté de son Père. "Sur la terre, écrit Dom Marmion, le Christ-Jésus offrait un cantique parfait de louange à son Père; son âme contemplait sans cesse les perfections divines; et de cette contemplation naissaient en elle une adoration et une louange incessantes à la gloire du Père."⁴

N'est-il pas légitime de proclamer que la mission du Sauveur comportait et un travail de sanctification à l'égard des humains; et une œuvre de louange à l'endroit de son Père éternel ?

Et que telle soit la mission de l'Eglise, voilà ce que saint Paul insinue, ce que la liturgie affirme, ce que la raison théologique corrobore.

"C'est en Jésus-Christ que Dieu nous a choisis dès avant la création du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui... C'est en Jésus-Christ, également que vous-mêmes, après avoir entendu la parole de la vérité, l'Evangile de votre salut, que vous avez cru et que vous avez été marqués du sceau du Saint-Esprit, qui avait été promis, et qui est une arrhe de notre héri-

2.—Credo de la messe.

3.—S. Jean, XVII, 4.

4.—D. Marmion, "Le Christ, vie de l'âme", pp. 108-109.

tage, en attendant la pleine rédemption de ceux que Dieu s'est acquis, à la louange de sa gloire." 5 "C'est aussi en lui que nous avons été élus, ayant été prédestinés suivant la résolution de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté, pour que nous servions à la louange de sa gloire." 6

Recommande-t-il aux chrétiens de louer Dieu, voici comment saint Paul formule son exhortation : "Que ce soit par Jésus que nous offrions sans cesse à Dieu un sacrifice de louange, c'est-à-dire, le fruit des lèvres qui célèbrent son nom". 7

La liturgie est plus explicite encore : "Per ipsum et cum ipso et in ipso omnis laus et gloria". 8 C'est faite dans le Christ, avec lui et par lui que toute l'adoration et la louange doit monter à Dieu, le Père Eternel. Qu'il faille rendre au Tout-Puissant la louange qui lui est due, voilà ce que l'oraison dernière de la messe proclame ainsi : "Qu'il vous plaise, ô Sainte Trinité, de recevoir l'hommage de notre servitude." 9

D'ailleurs, l'Eglise catholique n'est-elle la prolongation du Christ à travers le temps et l'espace ? Aussi, de même que Jésus sanctifia les âmes et rendit une louange parfaite à son Père éternel ; de même, l'Eglise continue ici-bas de sanctifier les âmes. N'a-t-elle pas, à cette fin les sacrements et les prérogatives de l'infaillibilité ? N'a-t-elle pas en propre la religion du Christ envers son Père, pour continuer, ici-bas les hommages de louange que Jésus, dans sa sainte humanité, offrait à son céleste Père ? L'Eglise catholique prie. Elle profère sa prière

5.—Ep. Aux Ephésiens, I, 3, 14.

6.—Ep. Aux Ephésiens, I, 12.

7.—Ep. aux Heb. XIII, 15.

8.—Canon de la messe.

9.—Oraison "Placeat Tibi Sancta Trinitas."

officielle, publique, authentique par les lèvres de "ses chargés de pouvoirs". Vraiment, la société religieuse instituée par Jésus, est la dépositaire authentique de la doctrine et de la loi divines, la dispensatrice des grâces parmi les hommes, et, en qualité d'épouse du Christ, elle présente à Dieu, pour tous ses enfants et en leur nom, "la louange parfaite". Elle est véritablement la perpétuelle Priante; elle est donc associée, de par le Christ lui-même, à l'œuvre de la glorification de Dieu.

S'il n'importe pas, ici, de montrer comment l'Eglise catholique exerce son rôle de sanctification, il convient cependant de laisser entrevoir comment elle accomplit sa mission de rendre à Dieu le culte public, authentique, officiel.

II

Par sa liturgie, le Corps Mystique du Christ glorifie Dieu, lui rend le plus excellent hommage qui puisse, sur la terre, lui être offert par l'homme.

Société éminemment sacerdotale, l'Eglise catholique ne l'est-elle pas ? Et quelle est la fonction essentielle du Sacerdoce ? Le culte, la liturgie.

Etudions donc brièvement les principaux actes par lesquels elle traduit de façon extérieure, officielle, authentique sa religion à la Divinité. Nous considérons *la Sainte Messe, l'Office Divin, l'Année Liturgique*.

Que la messe soit un véritable sacrifice, que sur l'autel soit immolée mystiquement, sacramentellement la même victime qui fut mise physiquement à mort au Golgotha, voilà ce que la foi catholique proclame depuis le Concile de Trente.¹⁰ Au sacrifice eucharistique,

10.—Denzinger, nos : 948, 940.

Jésus-Christ perpétue dans l'Eglise et par elle le grand acte religieux de sa vie terrestre. Aussi, l'âme éprouve-t-elle le désir de proclamer l'infinie perfection de Dieu, de lui présenter une louange digne, elle célèbre le sacrifice de la masse, le fait offrir ou y assiste. Car : "le Père Eternel reçoit de cette victime, comme au Calvaire, un hommage d'une valeur infinie, un hommage parfaitement digne de ses ineffables perfections".¹¹

"En ce sacrement de l'Eucharistie, qui renferme tout le mystère de notre salut, se déploie, nous affirme saint Thomas, une solennité plus grande que dans les autres sacrements".¹² Or, au commencement de la messe, dans le mystère proprement dit, à la fin du sacrifice, l'Eglise rend à Dieu hommage et louange.

L'extension de la préparation sacrificielle se termine à l'offertoire. Or, déjà, la première partie de cette initiation est, nous dit saint Thomas, "une louange divine".¹³ A l'introït, en effet, l'Eglise présente au Maître Souverain un cantique de glorification. Qu'elle contemple la miséricordieuse bonté de Dieu promettant le Rédempteur, qu'elle crie au ciel la misère, les fautes, les nécessités des hommes, qu'elle proclame le glorieux triomphe du Christ, qu'elle atteste son Ascension, qu'elle affirme la diffusion visible de l'Esprit-Saint, qu'elle publie la Sainte Trinité, toujours, l'Eglise, dans son introït, honore Dieu par un cantique de louange. Ne rencontrons-nous pas en cette partie de la préparation à la messe quelques versets des psaumes qui comprennent, par mode de louange, tout ce que la Sainte Ecriture contient.

Quand le prêtre demande au peuple de prier, de

11.—Dom. Marmion, o.c. p. 327.

12.—3 P. Question, 83, Art. IV. O.

13.—Ibid.

s'unir à lui dans l'offrande de la sainte Victime, celui-ci, répond, par le servant de messe : "que ce sacrifice soit présenté... à la gloire et à la louange du saint nom de Dieu.¹⁴

Et solennellement, le célébrant proclame qu'il est juste de louer Dieu, légitime de le magnifier, équitable de l'adorer. C'est en s'unissant à la louange offerte par les Anges, à la Divine Trinité que le peuple chrétien, la préface terminée, "glorifie dévotement la divinité du Christ par le Sanctus".¹⁵ A la consécration s'effectue le Mystère de la transsubstantiation. Ici, c'est l'immolation de la Croix remémorée, reproduite mystiquement. Sur l'autel, Jésus, Prêtre et Victime, s'offre à son Père, dans un but latreutique, eucharistique, propitiatoire et impétratoire. Pourquoi est-il là ? Mais pour adorer, n'est-il pas la glorification vivante ? mais pour remercier ; il est l'action de grâce adéquate ; mais pour satisfaire, il est la satisfaction sans égale et sans pareille ; mais pour solliciter en faveur des humains l'effusion de l'inépuisable libéralité divine.

La fin de la messe magnifie le Très-Haut par un cantique de reconnaissance. A la postcommunion, et, au dernier Evangile, par un louange du Verbe divin.

Vraiment, à la messe, l'Eglise rend un hommage excellent à Dieu qui "mesure toutes choses à la gloire qu'il en reçoit ; et, dans ce sacrifice, comme au Calvaire, une gloire infinie lui est rendue par son Fils bien-aimé : Dieu ne peut trouver d'hommages plus parfaits que celui-là : il les contient et les surpasse tous".¹⁶

L'Eglise, en outre, a voulu mettre en exercice la

14.—Prière du Suscipiat.

15.—3 P. Q. 84, Art. 4. 0.

16.—Dom. Marmion, o.c.p. 328.

recommandation paulinienne : "par le Christ offrons sans cesse à Dieu "un sacrifice de louange", c'est-à-dire "le fruit des lèvres" qui célèbrent son nom".¹⁷

Aussi, ne s'est-elle pas contentée du sacrifice quotidien de la messe; elle a déterminé que sa voix ne cessât, à aucun moment, de faire monter vers la Divinité l'adoration et la louange, la demande de pardon et des secours nécessaires, l'action de grâces. La société catholique fait de cette fonction de prière un service public, qu'en son nom, quelques-uns de ses membres sont chargés officiellement d'acquitter.

C'est *l'Office Divin*; c'est "la perpétuelle louange montant vers Dieu comme l'hommage d'adoration, d'action de grâces", de repentir et de demande.

Dans l'Eglise "il y a donc des âmes qui oublient les intérêts matériels, non certes, pour se désintéresser de leurs frères, mais pour dire à Dieu, au nom de tous, l'hymne de l'amour reconnaissant, de l'adoration et de repentir, et orienter vers le ciel toutes ces activités dispersées vers les fins passagères."¹⁸ Par l'Office Divin, en effet, l'Eglise offre le grand sacrifice de la prière liturgique. C'est sa prière "en union avec le Christ".¹⁹ De là sa dignité, "sa supériorité sur la prière privée". L'Eglise est un chœur en oraison; sans cesse sa prière, qui est "sa respiration et le mouvement de sa vie", monte, en encens d'agréable odeur, vers Dieu le Père.

Tout, d'ailleurs, dans l'Office Divin, raconte, proclame, exalte les divines perfections.

L'Eglise compose quelques formules de sa louange par la plume de ses Docteurs, saint Thomas n'a-t-il pas

17.—Ep. aux Hébreux, XIII, 15.

18.—Prière "Domine in unione" avant la récitation du bréviaire.

19.—Anger, "La doctrine, du corps mystique de Jésus-Christ", p. 300.

rédigé l'Office de Saint Sacrement; mais, elle prend surtout ses éléments de prière dans les livres inspirés par Dieu lui-même. Ici, véritablement, c'est "l'Esprit lui-même qui prie".²⁰ Dieu seul sait comment il doit être loué. Or, dans l'Office Divin, l'Eglise met les psaumes sur nos lèvres comme la glorification la plus parfaite que nous puissions, après le saint sacrifice, présenter à la Divinité. "Afin d'être bien loué, Dieu se loue lui-même."

L'Office Divin est donc l'une des principales expressions de l'adoration publique due à Dieu et formulée par l'Eglise catholique. Par lui, les âmes officiellement députées à cette fin glorifient Dieu, le remercient de ses bienfaits, implorent ses grâces.

Cette mission de louange divine, l'Eglise l'accomplit également pendant toute l'année, par les *cycles liturgiques*. A mesure que ceux-ci se déroulent, elle reconstitue les phases successives du mystère du Christ, et proclame les perfections divines.

En effet, soit par le propre du Temps, soit par le propre des Saints, elle magnifie Dieu, loue Jésus, admire ses mystères, proclame le Seigneur admirable dans ses saints.

Pendant le cycle de Noël ne chante-t-elle pas la Bonté divine dans le mystère de l'Incarnation, ne magnifie-t-elle pas la Miséricorde de Dieu à notre endroit? "O admirable commercium", s'écrie-t-elle dans l'office de la Circoncision.

C'est le mystère de la Rédemption que l'Eglise contemple plus spécialement pendant le cycle de Pâques. Elle se fait une obligation de rendre hommage au

20.—Ep. Aux Romains. VIII, 26.

triomphe de la Charité divine le Jeudi Saint, à la victoire de la divine miséricorde le Vendredi Saint, à la Puissance de Dieu le jour de la Résurrection. Elle s'associe à la montée de son chef au ciel, et le jour de la Pentecôte, c'est une hymne d'hommage qu'elle offre au Saint-Esprit. Enfin, l'Eglise présente, pendant le cycle de la Pentecôte sa louange à la Divine Trinité : c'est encore à Dieu qu'elle rend hommage quand elle honore les Saints. A la Vierge, elle adresse un culte spécial ; elle admire la beauté incomparable de Marie, et magnifie le Tout-Puissant d'avoir accompli en elle de si grandes choses : Son Immaculée-Conception, sa Maternité divine, son Assomption.

Et lorsqu'elle honore les âmes glorieuses, c'est Dieu que l'Eglise magnifie, en le proclamant "admirable dans ses Saints".

La liturgie est donc vraiment le culte public, authentique, officiel que la société catholique, Corps Mystique du Christ, rend à Dieu. Telle est la conclusion que nous avons désiré mettre en relief ; nous aurions voulu développer davantage ce point, l'espace nous fait défaut. Nous espérons, dans un article subséquent, y revenir, et montrer comment la gloire à rendre à Dieu est bien la fin de l'Eglise ; comment, également, par la liturgie, la société catholique glorifie le Christ Jésus. Nous avons eu l'intention de montrer que la liturgie avait, dans la Religion instituée par le Christ, un rôle important, véritable, réel.

"Domine, dilexi decorum domus tuæ", Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, de votre temple, de votre Eglise ! O Dieu, c'est à vous que toute gloire doit retourner. Votre gloire est la fin fondamentale de votre œuvre. Vous avez voulu la manifester aux hommes.

Vous avez daigné les rendre participants de votre béatitude. L'homme, vous l'avez élevé à l'ordre surnaturel, rendu consort de votre nature. La désobéissance du premier être humain n'a pas arrêté votre amour. Afin de rétablir l'ordre rompu et brisé, vous avez donné votre Fils Unique, le Verbe. Oui, le "Verbe s'est fait chair". Parmi nous il a habité. Il a, pour nous, vécu, enseigné, souffert. Pour nous, sur une croix, il est mort, présentant à vous, son Père, un sacrifice infini de mérites.

"O, profondeur inépuisable de la Sagesse Divine" ! Par le salut éternel que vous leur avez préparé les hommes posséderont votre béatitude, et, éternellement vous magnifieront. Pour leur permettre d'obtenir cette destinée sublime, votre Fils, le Christ-Jésus, a institué son Eglise dont la fin est de sanctifier les âmes, et, qui vous rend, officiellement, extérieurement, authentiquement le culte qui vous est dû. Que j'aime la beauté de votre Eglise dans laquelle et par laquelle je me sanctifie; que j'aime la beauté de votre Eglise, dans laquelle, par laquelle et avec laquelle je vous offre un hommage digne de vous; me préparant ainsi par la participation aux sacrements et par l'association vivante à la liturgie, à posséder le salut que pour moi, vous avez préparé afin que, pendant l'éternité, tout retourne à votre gloire.

Père M.-R. TURGEON, O.P.

Ottawa, 10 avril 1931.



Nova et Vetera

Saint Jérôme dit quelque part qu'il ne faut pas se flatter de connaître la Sainte Ecriture, si l'on n'a pas lu les Paralipomènes; "car, ajoute-t-il, bien des passages de l'Evangile trouvent là leur éclaircissement". C'est ce petit mot du grand exégète qui m'a encouragé à écrire les quelques lignes qui suivent; car le trait d'histoire qui se trouve au chapitre 28ième du deuxième livre de Paralipomènes me paraît intéressant précisément à ce point de vue.

Il s'agit de Samaritains. Il semble, n'est-il pas vrai, que ce peuple ait toujours été de nos amis. Notre-Seigneur évidemment avait un faible pour eux. Avec quelle poésie il nous les fait voir comme de nos yeux, conduits par leur compatriote, la Samaritaine qu'il venait de convertir, et descendant en hâte les pentes de la colline Sichar, leur ville, pour venir au devant de Lui qui les attend assis sur la margelle du puits de Jacob ! Le spectacle de cette allègre troupe, aux vêtements éclatants, blanchissant la campagne comme une belle moisson mûre — ils l'étaient déjà dans le champ encore si peu cultivé de l'Evangile — l'avait lui-même ravi d'admiration et de joie : "Levez les yeux, dit-il à ses disciples qui l'entourent. Vous dites qu'il y a encore quatre mois avant la moisson ? Regardez donc les campagnes toutes blanches et prêtes à moissonner !" Et il les reçoit avec bonté, et, se rendant à leur prière, il passe deux jours dans leurs murs à jouir de leur hospitalité et à leur parler du royaume des cieux. Et presque tous croient à sa parole. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, lorsque les Juifs

le traitent de Samaritain et de possédé, il se borne à répondre qu'il n'est pas possédé, et se tait absolument sur le nom de Samaritain, qui pour lui est loin d'être une injure. Je le répète, à ce titre ils sont de nos amis.

Mais c'est huit siècles plus tôt que se passe l'épisode que j'ai en vue. Il y avait alors un roi à Samarie, et il y en avait un aussi à Jérusalem : deux royaumes pour ce petit peuple irrémédiablement scindé en deux par la faute de Roboam, fils et successeur de Salomon ; et, pendant des siècles, toujours en guerre l'un contre l'autre. Ils s'invitaient au combat par un mot d'un euphémisme déconcertant : "Voyons-nous", faisait dire un roi à l'autre roi, quand la paix se prolongeait tant soit peu, et cela voulait dire : "Battons-nous !" C'était plus qu'il n'en fallait pour nourrir et accroître constamment entre les deux peuples la haine que la division seule avait suffi à créer.

Donc, sous Phacée, roi d'Israël à Samarie, nombreuses et meurtrières incursions dans le royaume de Juda, alors gouverné par Achaz. C'est précisément un de ces exploits de brigandage qui provoqua la belle action de nos Samaritains. Les soldats d'Israël, après un affreux massacre de leurs frères de Juda, dans les environs de Jéricho, revenaient à Samarie chargés d'un énorme butin, et traînaient en captivité des centaines et des milliers de femmes, de jeunes filles et d'enfants. La triste caravane arrive aux portes de Samarie où le peuple s'est attroupé. Alors, du milieu de la foule, s'avancent quatre princes de la tribu d'Ephraïm, quatre d'entre les chefs du peuple, Azarias, Barachias, Ezéchias et Amasa, et à la face de toute cette armée victorieuse : "Vous ne ferez point entrer ici ces captifs, s'écrient-ils. Vous voulez donc ajouter encore à nos péchés et à nos

offenses envers Jéhovah ! Nous sommes déjà assez coupables." Sur le champ et sans répliquer, les hommes de guerre abandonnent toute leur capture devant eux et devant le peuple assemblé. "Alors, continue le texte sacré, les hommes qui viennent d'être mentionnés par leurs noms se levèrent, et ayant pris les captifs, ils employèrent les dépouilles à vêtir ceux qui étaient nus, ils leur donnèrent des habits et des chaussures, ils les firent manger et boire, et ils les oignirent; puis, faisant monter sur des ânes ceux qui étaient à bout de forces, ils les menèrent à Jéricho, la ville des palmiers, auprès de leurs frères. Puis ils retournèrent à Samarie."

Quels bons Samaritains ! Quel plaisir en éprouve à voir revenir sur ses pas ce convoi tout à l'heure si triste, et maintenant joyeux et consolé ! Encore quelques heures, et ces femmes, ces jeunes filles et ces enfants seront dans leurs foyers, auprès de leurs frères, de leurs pères et de leurs époux ! C'est une admirable histoire. La charité de ces princes du peuple, dont l'écrivain sacré, avec une reconnaissance visible, nous a conservé les noms, ce grand et magnifique exemple d'humanité et de miséricorde envers des ennemis séculaires, nous émeut; et volontiers, en les voyant ainsi conduire en personne, à travers montagnes, collines et ravins, la longue file de leurs protégés, nous nous écrierions : "Ah ! qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds des messagers de la paix !" Mais ce qui nous intéresse encore plus, et ce qui nous fait aimer ces hommes bien davantage, n'est-ce pas plutôt qu'il nous semble voir en eux le prototype de ce Bon Samaritain que Notre-Seigneur nous dépeint si divinement dans l'Evangile ?

Je risque, en effet; et, sans y être encouragé par le moindre signe de personne dans le monde des exégètes,

je me demande si, dans son admirable parabole, le Christ n'a pas eu en vue cet épisode de l'histoire des deux peuples ennemis; et j'ose le croire. Il importe peu, je pense, que le voyageur de la parabole évangélique soit ou non supposé de même race que les quatre princes de notre histoire. Il ne l'était pas sans doute. Voyez cependant comme la Samaritaine revendique pour son peuple la noble origine juive, quand elle dit à Jésus : "Es-tu donc plus grand que notre père Jacob ?" Le nom de Samaritain couvre tout. Au surplus, l'antipathie des Juifs pour les anciens Samaritains de sang israélite ne le cédait guère, nous l'avons vu, à la haine qui s'acharna plus tard contre le ramassis de peuple établi à Samarie par le roi Assyrien Asarhaddon.

C'était donc une ancienne histoire, que Notre-Seigneur reprenait à sa manière, pour la mettre sous les yeux de celui qui venait l'interroger, et qu'il voulait instruire, en dépit de ses intentions plus ou moins bonnes. Il faisait en cela comme "le scribe versé dans ce qui regarde le royaume des cieux, lequel ressemble au père de famille qui tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles, *nova et vetera*". N'était-ce pas, du reste, à un scribe en chair et en os qu'il avait affaire ? Ce docteur, on s'en souvient, pour lui tendre un piège, lui avait fait cette question : "Que dois-je faire, Maître, pour hériter la vie éternelle ?" — "Qu'est-il écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ?" lui dit Jésus. — "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, reprenait le scribe, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de toute ta pensée; et ton prochain comme toi-même." — "Vous avez bien répondu, lui dit Jésus, faites cela et vous vivrez." Mais lui, voulant se justifier : "Et qui est mon prochain ?" — Alors, dit l'Evangéliste saint Luc, Jésus reprit

la parole et dit : "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains de brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort... Un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, et, en voyant, fut ému de compassion. Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin; puis, il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui..."

Est-il besoin de faire ressortir la ressemblance entre tant de traits des deux récits qui nous occupent ? Elle se trouve même dans les mots; et les coups de pinceau abondent qui sont les mêmes dans l'admirable scène antique et dans la parabole du divin artiste. C'était, en effet, il ne faut pas l'oublier, à un docteur de la Loi que Jésus parlait et proposait cet exemple, à un homme qui faisait profession de tout peser et de tout juger d'après l'Ecriture, surtout alors qu'il s'agissait de la doctrine d'un rabbi qui avait des disciples, qui enseignait publiquement, et que plusieurs déjà reconnaissaient pour le Messie. Jésus le sait bien. Aussi, dès l'abord, met-il lui-même le scribe sur ce terrain : "Qu'est-il écrit dans la Loi ? Qu'y lisez-vous ?" Et il lui fait trouver lui-même dans la Bible la réponse à sa propre question. Or, on peut le demander, ne convenait-il pas de lui faire voir dans l'Ecriture l'exemple aussi bien que le précepte ? Et puis, il fallait bien, ce semble, appuyer de quelque manière une chose aussi invraisemblable que cette charité d'un Samaritain à l'égard d'un Juif, si digne de pitié qu'il fût. Le docteur, autrement, pouvait se récrier — et sa protestation aurait sans doute trouvé de l'écho dans l'assistance — que c'était là une histoire inventée à plaisir, une impossibilité, une fantaisie : *à seculo non est*

auditum, jamais personne n'a ouï dire pareille chose ! Il avait pu et dû exister sans doute, depuis huit cents ans, bien d'autres Samaritains capables de ce dévouement envers les Juifs ; mais quelle valeur et quelle autorité pouvait avoir leur exemple auprès des scribes, dès qu'il n'était ni mentionné, ni surtout loué dans la sainte Ecriture ? Qui sait même s'ils n'eussent pas traité de maudits les imprudents qui auraient ainsi manqué à la haine traditionnelle ? Ils l'ont bien fait, au moins une fois, pour le peuple tout entier : "Cette populace, qui ne connaît pas la Loi, ce sont des maudits !" (S. Jean, 7, 49) Mais l'exemple splendide d'Azarias, de Barachias, d'Ezéchias et d'Amasa était là, dans le livre divin, visiblement célébré par l'Esprit de Dieu. Quatre princes Samaritains avaient sauvé de la servitude des femmes et des enfants Juifs ; ils les avaient soignés, oints, nourris et vêtus comme leur propre chair, puis enfin conduits sur des ânes jusque dans la ville des palmiers, à Jéricho. C'était la garantie authentique de la parabole de Jésus ; loin d'être une impossibilité, elle s'appuyait, au contraire, sur quelque chose de réel, de déjà arrivé, sur l'histoire, en un mot. Il me paraît donc probable, je le répète, que c'est parce que ces princes samaritains ont exercé cette miséricorde et cette charité, qu'il a plu au Sauveur de nous montrer le type de l'amour du prochain dans la personne d'un *Samaritain*. Leur exemple eût-il fait défaut dans les saintes Lettres, Jésus-Christ n'eût pas été en peine assurément de trouver une autre réponse aussi victorieuse. Mais ne pouvant rien ignorer ni oublier des trésors qu'il y gardait pour les hommes ses frères, Lui, le Verbe de Dieu, en tire cette précieuse chose ancienne, et il en fait la plus nouvelle de toutes : le précepte d'aimer tous les hommes, même nos ennemis.

Philippe LAJOIE, p.s.s.

25 mars 1931.

Un élégiaque héroïque

LE POÈTE ALFRED DROIN

Le talent d'un poète se définit et s'explique par l'histoire de son esprit, et la qualité de son esprit est le résultat de son expérience vécue. Parti du rêve, de la méditation intérieure, de la contemplation des paysages d'âme, Alfred Droin est un homme que les hasards de sa vie ont fait beaucoup voyager. Il a pris part à de grandes actions. Ses yeux ont reflété de magnifiques civilisations. Son courage a été soumis à de viriles épreuves. Alors, moins épris du spectacle de sa propre conscience que de celui des choses, il s'est extériorisé, il s'est épanoui hors de lui-même. Puis, l'action achevée, le glaive rentré dans le fourreau, de nouveau il s'est repley en soi et il nous a donné le fruit de sa sagesse. Ainsi, bien souvent, l'histoire d'un talent poétique ne fait que traduire dans l'ordre spirituel le destin d'un chêne ou d'une rose. D'abord il se recueille en soi, enivré de sa propre substance, captif du songe de sa vie embryonnaire. Puis il se développe à la lumière. Puis battu "ou de pluie ou d'excessive ardeur", il s'effeuille dans l'action même qui le révèle. Enfin il noue son fruit et donne sa graine.

La première germination du talent d'Alfred Droin s'est révélée dans un recueil d'une rare délicatesse, *Amours divines et terrestres*, d'une inspiration très élevée, égayée de jolies sonorités cristallines, et qui vibre avec un timbre austère et doux, comme un Angelus du matin. — Sully-Prudhomme a préfacé ce livre. On serait

surpris qu'il en fût autrement. L'analogie est en effet indiscutable entre l'auteur des *Vaines Tendresses* et celui d'*Amours divines et terrestres*.

Le nostalgique amour des choses qui se meurent
En moi prolonge un mal impossible à guérir;
Dans tout ce que mes yeux ou ma pensée effleurent
Je cherche avidement des raisons de souffrir.

Mais cette ressemblance s'arrête dès le premier recueil. Prétendre enfermer tout le talent d'Alfred Droin dans cette formule : "c'est un élève de Sully-Prudhomme", apparaît aux regards d'un lecteur plus attentif comme une exagération qui équivaut à une erreur. Il y a chez Sully-Prudhomme plus de précision et de vigueur métaphysique, mais moins de musicalité, de fluidité et d'ondoiement. D'autre part, dès le second ouvrage, la personnalité d'Alfred Droin s'est déjà presque entièrement dégagée de cette parenté intellectuelle.

Toujours est-il qu'au point de vue de la forme, il a pris parti tout de suite et très nettement. Il est classique, classique d'instinct et de culture. Jamais il n'abandonne rien au hasard. On retrouve chez lui toutes les habitudes de la poésie traditionnelle : propriété et précision des termes, besoin de clarté, notations fines et suivies, prédilection pour la logique et la justesse de l'expression. Mais c'est ici que se marque l'extrême différence qui va le séparer de Sully-Prudhomme. Alfred Droin est un soldat. Et déjà il porte en lui une vision beaucoup plus réaliste, beaucoup plus colorée que celle de son maître, avec un goût de l'action, un attrait pour le risque, qui l'attirent vers une sphère d'inspiration d'un tout autre ordre que celle où s'est complu l'auteur du *Prisme*. Ces qualités originales se sont révélées après le

séjour du poète en Indo-Chine, séjour qui, transformant de fond en comble sa sensibilité et son imagination, ont par là même modifié tout son art.

Déjà, deux ou trois ans avant de publier son second recueil, le jeune officier avait fait un voyage en Extrême-Orient, mais sans rien nous révéler des impressions qu'il en avait reçues. Celles du second voyage ont été décisives. Et s'il est vrai, comme on l'a fait remarquer, qu'Alfred Droin ait annexé l'Indo-Chine à l'art français, du moins faut-il reconnaître que l'Indo-Chine le lui a bien rendu, et qu'elle a commencé par s'annexer si fortement son poète, qu'il a failli devenir un vrai bouddhiste.

Rien n'est plus attachant ni plus curieux à suivre, que cette lente intoxication d'une âme spiritualiste et d'un esprit classique, par la sagesse contemplative et l'imagination luxuriante des peuples de l'Asie. La vie humaine qui, dans les premières pages du recueil, s'ouvrait devant les regards éblouis du poète comme cet océan même sur lequel s'élançait sa ferveur enthousiaste, voici qu'elle devient peu à peu "le songe de la mer toujours endormie", et "le contour de l'île où l'été ne meurt pas". Un rêve d'or et un cauchemar, un sombre enfer et un paradis éblouissant. Le poète est séduit, capté, pourrait-on dire, par cet assemblage si étrange de pénétration métaphysique et d'émotion poétique, d'aptitude à comprendre la nature et d'inclination à la figurer. L'âme rêveuse du Bouddhiste, sa finesse de perceptions, cette idée que le monde n'est rien, rien qu'une fantasmagorie, un reflet qui se joue à la surface du néant, tout cela l'absorbe et le pénètre. Nous voyons cet esprit mesuré, plein de grâce et de fraîcheur, connaître les anxiétés fiévreuses, les rêveries sensuelles, les reploiements de la mélancolie ardente. Et si sa poétique garde encore

l'équilibre, la structure, l'ordre vrai et l'expression exacte, du moins par son éclat, par son indépendance aussi, exprime-t-elle des sentiments beaucoup plus dégagés de la tradition, et qui traduisent, au moyen de métaphores brillantes et de rythmes plus libres, les états d'âme compliqués des artistes les plus raffinés de là-bas.

Il n'est pas malaisé de démêler dans cet ouvrage les éléments en apparence contradictoires dont se compose le talent du poète : d'abord une vision nette, colorée, saisissante, qui fait d'Alfred Droin, sans discussion possible, l'un de nos meilleurs paysagistes ; ensuite une certaine conception morale, une certaine théorie de la vie, imprégnée de pessimisme, à base de nihilisme, qu'il emprunte à Bouddha, au Lotus de la Bonne Loi, et qui l'incline au stoïcisme et à l'abnégation la plus virile ; enfin une extrême délicatesse de touche, d'une musicalité, d'une fluidité pour ainsi dire impondérable, qui lui appartient en propre, qui est sa note personnelle et sa trouvaille originale.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'ici, dans la *Jonque Victorieuse*, Alfred Droin nous a donné la couleur même, le relief et l'accord de nos possessions d'Extrême Orient, qu'il s'y est révélé comme un poète exotique de premier ordre ; qu'il a paré le diadème littéraire de notre pays d'un joyau asiatique très finement ouvragé et qu'il a fait entrer ainsi notre domaine colonial dans la sphère d'influence de l'art poétique français.

Dans la *Jonque victorieuse*, le poète allait chercher l'action, trouvait en chemin la volupté, la volupté sans amour, celle qui assoupit le cœur en apaisant les sens, et il se laissait asservir par elle pour mieux la captiver en retour dans ses vers. Dans le *Collier d'émeraudes* qui lui succède, il part de la volupté, de la volonté dans

l'amour, qui torture le cœur en énervant les sens, et il s'arrache à elle et s'en libère par l'action. C'est le même problème renversé.

Fait singulier : Alfred Droin, dès son retour en France, semble oublier volontairement l'Orient. De l'opulence de ses colorations, de ses pagodes assoupies dans l'or de leurs vieilles légendes, de son subtil et puissant opium, il ne veut plus se souvenir. Sur le sol de France, au frémissement de ses peupliers, au virgilien murmure des eaux vives, il retrouve sa limpidité de regard, son idéalisme léger. Puis une femme a passé, et le cœur du poète s'est donné. Il aime avec tendresse, avec ferveur, avec cette élévation du sentiment et de la pensée qui transporte aussitôt en un monde idéal et féérique. Alors c'est l'histoire éternelle. Le doute s'empare de lui. La sensualité le consume. Il souffre. Il s'analyse avec l'acharnement le plus subtil. Toutefois, au lieu de se plaindre, comme nos grands romantiques, il comprime sa blessure et se tait. C'est que la passion n'est pas le tout de cette âme. Le ressort qui la meut, c'est la volonté et non les nerfs. Il part en Afrique et va se battre.

Le voici donc au Maroc, sous le commandement affectueux d'un grand entraîneur d'hommes, le Général Lyautey, qui a vu naître page à page du *Sang sur la Mosquée*, le troisième recueil du poète, et qui, un soir, dans Fez investi, (le général le raconte lui-même dans sa préface), alors que les ordres étaient donnés, chacun à son poste, et qu'il n'y avait plus qu'à attendre, lut à haute voix, devant ses officiers rassemblés les poèmes de Droin, comme une élévation avant le sacrifice.

Ce que le jeune capitaine a rapporté de là-bas, c'est une histoire poétique de la conquête, un journal de route

en langage d'épopée, plus vrai qu'aucun document officiel, parce qu'au delà des faits il a saisi les causes, l'âme elle-même de l'Islam, les grandes puissances durables qui déterminent le caractère d'une race et la configuration d'un pays.

Il y a dans ce livre deux sources d'inspiration bien distinctes : d'une part la conquête militaire, les trois étapes glorieuses Rabat la Victorieuse, Fez la Sainte, Marakech la Rouge, stations de sang et de lumière, série d'esquisses vigoureuses, où l'on respire une odeur fauve et comme l'arôme violent de la tuerie; puis, dans les heures de repos, dans les périodes d'accalmie, des rêveries paresseuses sous les bois d'oliviers, des prières qui s'effeuillent du haut d'un fin minaret de turquoise, des jardins solitaires sentant la rose et le cyprès, tout rou-coulants de tourterelles, lourds de fruits d'or comme les rivages antiques de l'Hespérie.

L'art du poète, ici, est double, comme son inspiration. Autant sa vision se fait précise, concrète, véhémence, toute en relief d'expressions franches, lorsqu'il décrit un tableau de bataille, un harka au retour du combat, quelque porche mauresque où saignent des têtes coupées, autant son style devient intérieur, musical, aérien, autant le chant se substitue au rythme, lorsqu'il nous révèle l'essence profonde de la terre d'Afrique, l'atmosphère de son ample horizon, les sortilèges subtils de la nuit musulmane.

Notons encore ce trait, il est curieux et il peint bien le caractère d'Alfred Droin : appelé au Maroc pour une œuvre de colonisation, c'est-à-dire de transformation, le jeune capitaine a subi avec un tel attrait, une telle puissance de séduction, l'amour et le respect du pays conquis, qu'il est devenu bientôt une sorte de bédouin

fanatique, de musulman farouche, aussi jaloux qu'un El-Hiba lui-même, des privilèges du Croissant et de l'intégrité de l'Islam. C'est qu'il a bien compris, il a senti d'instinct que la vraie civilisation, la seule qu'on puisse raisonnablement appeler de ce nom, doit laisser à un peuple le droit d'accommoder ses traditions anciennes avec les besoins des nouveaux possesseurs et qu'un soldat français n'est jamais plus digne de sa réputation et de sa race, que lorsqu'il se révèle capable d'humanité, respectueux de l'adversaire, appréciateur intelligent de sa religion et de son art.

Ce qui fonde le mérite de ce dernier ouvrage, c'est qu'il respire l'action, qu'il en a l'imprévu, la spontanéité. C'est une poignée de croquis, saisis du haut de la selle, de la brèche d'une muraille, entre deux combats. Le vers est jeté d'un seul trait, comme un coup de pinceau, plein et fin, esquisse rapide où se concentre l'essentiel d'un sujet et qui, dans le raccourci d'un strophe ou d'un vers sait ramasser tout un tableau.

A peine Alfred Droin était-il revenu du Maroc que la guerre éclatait. On sait comment le poète, blessé par un éclat de shrapnel en Lorraine, près de Château-Salins, perdit à jamais l'usage du bras gauche. Charles Le Goffic a trop bien raconté cet épisode pour qu'on soit tenté de le reprendre après lui. "Brisées à Morhange, écrit-il, nos troupes refluaient en nappe vers le Sud et dans ce désastre général les coloniaux couvraient la retraite, faisant front avec cette ardeur sombre, cette frénésie concentrée qui est leur manière à eux de se battre. Droin charge à leur tête, le masque durci, les temps gonflées, figure apollonienne en qui s'ébauche à ce moment le mufle d'un fauve de la jungle, et puis tout à coup à quelques mètres de l'ennemi, l'habituel tir de barrage qui

se déclanche, l'obus traître qui éclate, le cloue avec ses hommes sous le piétinement des cavaliers saxons et le laisse pour mort sur le champ de bataille d'où il se traîne en rampant, à la nuit, vers Château-Salins. Il y tombe épuisé. La ville est déjà évacuée par nos troupes, et le lendemain les uhlands y pénètrent, fouillent partout... Comment échapper ? Son épaule n'est qu'une bouillie, sa poitrine est perforée. Sous une blouse et un pantalon de roulier, qu'il passe sur son uniforme, il commence un long cheminement à plat ventre par les houblonnières, les vignes, les chemins creux ; il a la chance d'atteindre un de nos avant-postes... il est sauvé, mais en si piteux état qu'on le croit perdu et que les journaux bien informés lui consacrent déjà des nécrologies."

Il se rétablit cependant. Et, obligé de renoncer à l'action, Alfred Droin tenta d'oublier ses souffrances en écrivant, en agissant encore par le verbe, pour achever par la plume ce qu'il avait ébauché par l'épée.

La Comédie Française a représenté de lui, pendant la guerre, un acte en vers, *Pour la Victoire*, d'un souffle cornélien, où le poète n'appelle l'homme au devoir que pour y associer la femme par le sacrifice ; puis un nouveau recueil parut, l'un de ses plus parfaits, *Le Crêpe étoilé*, dont il nous reste à préciser la valeur et la portée.

Ce livre résonne d'abord comme un tocsin. On y entend les clameurs de la guerre, le délire infernal des obus : vergers fauchés par la mitraille, villages où l'incendie éclate, une nature émue à l'égal même de l'homme, des arbres qui "font des gestes d'effroi", une "aurore qui s'épouvante".

Puis une série d'après eaux-fortes : faces de teutons souffletées d'une main ferme, tout l'étalage de leur

bestialité : enfants égorgés, prêtres assassinés, paysans brûlés vifs. Mais cette colère s'apaise. Les strophes qui tout à l'heure ronflaient comme des shrapnels, bourdonnent maintenant avec des ailes d'abeilles. On goûte la somnolence des hôpitaux muets, le rire agile des fontaines, un arôme mouillé de jardins, une nature silencieuse et tendre comme une jeune infirmière.

O bien-être du corps ! Apaisement de l'âme !
O la première nuit, loin du canon brutal,
Dans la chambre aux murs clairs du petit hôpital !
Silences veloutés par la voix d'une femme...

La fièvre s'est calmée, à la fois glace et flamme,
Faiblement chatoyante, à travers le cristal,
La veilleuse attendrit son regard amical,
Les draps mêlent un peu de lavande à leur trame.

Le pansement nouveau ne se dérange pas.
La langueur du sommeil visite la paupière,
Un repos bienfaisant coule sur le front las.

Pas de rêve ! Pourtant, dans l'obscur lumière,
Vers minuit, l'on devine, ineffable douceur,
Le passage attentif d'un ange — ou d'une sœur.

Ce sont encore de ravissantes aquarelles : petites places de province, dans le repos dominical, où des blessés vont clopinant sur leurs béquilles; tableaux ensoleillés de la Provence, où le poète, ressuscitant le souffle d'André Chénier, fait frémir les lauriers et les Muses, pour enchanter la gloire des héros. Le vers crépite comme une cigale, chatoie comme un pigeon, embaume comme une rose. On dirait que la chaude câlinerie du vent vient en soulever les mots, légers comme des feuillages.

Ensuite le ton s'atténue, il s'adoucit encore. Dans cette joie de l'univers, parmi le rire des flots et la gaieté

des ailes, le poète est saisi d'une tristesse pesante comme un remords. C'est qu'il a vu, au fond d'un bois de lauriers bleui par la nuit du souvenir, passer une ombre chère, un visage d'ami, son compagnon de lutttes, frappé à ses côtés, sur la terre lorraine, et ni l'allégresse du monde, ni la beauté du ciel ne sauraient atténuer son chagrin.

Mes yeux sont fermés au mirage
Des eaux vives et des bois verts.
Une chère et sanglante image
Cache à mes yeux tout l'univers.

Les poèmes de cette troisième partie composent le plus exquis nocturne qu'on puisse rêver. Rarement la musicalité des sentiments humains a été exprimée avec des rythmes aussi berceurs. Poésie transparente où tout devient un chant, où l'on entend frissonner les nuances de l'âme les plus déliées où l'on saisit comme en leur source, le frémissement originel des émotions, le jaillissement diaphane de la tendresse et de l'amitié, où passent les ondes du souvenir, avec des voix diluées, fugitives, spiritualisées. C'est le modèle de "l'élégie héroïque", le véritable chant de la flûte funéraire.

O lune, confidente idéale du songe,
Favorise ce soir ma tristesse et mon vœu;
Allège un peu la nuit opaque où je me plonge,
Fais pénétrer en moi le crépuscule bleu !

Va visiter la tombe où mon ami demeure,
Dans l'étroit cimetière embaumé de sureaux,
Le tertre pauvre et froid qui convient aux héros,
Et sur lequel le vent inconsolable pleure.

Que ton lait lumineux ruisselle sur la croix.
Epanche tes rayons sur la glèbe muette,
Et sur l'herbe déjà plus haute qu'autrefois,
Où s'est ouverte, hier, la sombre violette.

Et si tu vois alors, ô lune, un seul instant,
Glisser, léger fantôme à la robe de brume,
Le visage indécis et le pas hésitant,
Celui dont mon cœur sent la tendresse posthume,

Avant qu'il disparaisse et rentre au tombeau creux,
Forme docile à l'air, impondérable image,
Suspends un nimbe d'or à son front vapoureux,
Et mêle ma ferveur à ton nocturne hommage.

Alfred Droin a rencontré ici un genre d'inspiration qui lui est propre, qu'il ne doit à personne, qu'il n'a puisé qu'au fond de son cœur, et dont Shelley tout seul, dans quelques-unes de ses compositions, a pu lui découvrir les vapoureux rivages : Shelley, c'est-à-dire le poète qui a le mieux *entendu* l'univers, celui qui a le plus clairement perçu, sous les formes concrètes, les rapports harmonieux dont elles sont le symbole, celui qui a le mieux déchiffré l'éternelle partition des symphonies de la nature.

Mais pour me rassurer et calmer mon erreur,
Parmi le grand jardin où me guide ton ombre,
Où ton sourire épars anime chaque fleur,
Tu me montres, brillante en un feuillage sombre,
— Le poète comprend tous les signes muets —
Enivrée aux rayons du jour qui la caresse,
Une colombe blanche au sommet d'un cyprès,
Pareille à ton esprit posé sur ma tristesse.

Cependant, avec la guerre, le règne de l'action s'étant fermé pour le poète, celui de la contemplation et de la sagesse allait commencer. Son âme qui plane, dit excellement M. Georges Goyau, son âme où les chants se prolongent en prière, se sent froissée, heurtée par les profanations de l'art, par les travestissements du beau, par les concessions tapageuses de la réclame... Alors, d'un pas de pèlerin, Alfred Droin s'en fut vers l'Alsace

redevvenue française, il écouta le dialogue de la France avec l'Alsace reconquise.

A l'ombre de Sainte-Odile, tel est le titre de la publication qui a suivi *le Crêpe Etoilé*, nouveau rûcher d'hexamètres aux ailes d'or, que ce savant éleveur de poétiques abeilles a dressé, dans le Verger des Muses, à la patronne de l'Alsace. Il lui a demandé aussi de devenir la patronne de la France.

Que Marseille et Strasbourg à tes yeux soient égales !
Rassemble en ta ferveur cigognes et cigales,
Confonds dans ta pitié le Nord et le Midi,
Ramène sous nos toits la croyance et la règle...
Par toi la grande nuit fuira devant l'aurore,
L'erreur n'enflera plus sa trompette sonore,
Ses doigts se sècheront sur le métal ardent;
Les vertus jailliront des paroles latines,
Les libertés naîtront des sages disciplines,
Et le chêne Gaulois couvrira l'Occident.

Ce livre est précédé d'une belle préface, sorte de manifeste, véritable acte de foi dans la poésie traditionnelle, dans l'intangible et souveraine beauté de l'alexandrin français. C'est aussi, comme l'écrit Claude Farrère, "la défense de cette langue française qui, désormais, quoi qu'en pensent les futuristes, ne changera plus guère, jusqu'à ce que la France elle-même disparaisse." J'avoue très humblement que je partage ces convictions. L'originalité de la poésie m'a toujours paru résider dans son essence bien plus que dans sa structure. Ce n'est pas, en effet, en brisant les formes traditionnelles où la pensée de nos vieux maîtres tenait à l'aise, que les nouvelles écoles poétiques pourront faire résonner de chants nouveaux la flûte antique. Notre âme contemporaine peut très bien s'exprimer au moyen des combinaisons de la métrique ancienne, dont la géométrie et les propor-

tions semblent avoir été calculées selon des rapports éternels, comme celles des géodes de quartz ou d'améthyste. L'alexandrin classique est susceptible de recevoir une variété indéfinie de sentiments et d'émotions, parce que, ce qui le rajeunit, c'est l'esprit dont il est animé, et non le déplacement de la césure ou l'imprévu de la rime. Il ressemble au diamant dont la valeur est fondée sur son eau, avant d'être appréciée selon sa taille. C'est à ce point de vue, surtout, que je voudrais me placer pour parler du dernier ouvrage d'Alfred Droin : *La Triple Symphonie*.

Ce recueil démontre à qui ne s'est pas d'abord aveuglé pour ne point voir, que l'on peut innover, multiplier les inventions, varier les mètres et leurs combinaisons, et même sortir parfois des règles de la technique classique, sans briser cependant la chaîne traditionnelle, et sans renier l'ordre spirituel auquel nos maîtres nous ont accoutumés.

Lisez *La Triple Symphonie* à ce point de vue spécial : vous y découvrirez un véritable chef-d'œuvre de rythmique, d'invention et de combinaison, en même temps que de délicatesse et d'habileté technique.

Nous ferons remarquer enfin que ces deux derniers recueils d'Alfred Droin sont d'une bien transparente et lumineuse spiritualité. C'est d'une inspiration qui vient des cimes et qui nous y transporte. On y sent passer je ne sais quelle caresse d'aurore, charriant avec elle les parfums d'un autre monde. Ces deux volumes en sont tous imprégnés. Ils sont tout chatoyants d'images immatérielles. Expression d'une poésie aperçue d'un regard aérien, pareil à celui d'une cigogne dont l'aile se serait fatiguée en de lointains climats, et qui reviendrait à son foyer, pour en orner le plus haut faîte.

C'est donc vers un état de ferveur religieuse que l'âme d'Alfred Droin a évolué dans ces dernières années. Il a pris son élan vers les cimes les plus hautes, vers les régions les plus élevées de la vie spirituelle.

Vois de riches couleurs initier ton âme
A la sérénité du ciel.
Laisse-les allumer ta croyance à leur flamme,
Et t'enseigner l'essentiel.

Son œuvre est de celles qui ne passeront pas. Il laissera dans l'histoire littéraire de notre époque une physionomie tendre et hautaine à la fois, qu'on se plaira plus tard à évoquer. On se la représentera alors sous les ombrages de Louveciennes, dans cette charmante et calme retraite, limitée à l'horizon par de bleuissantes collines, et magnifiée déjà par les souvenirs d'André Chénier et de Leconte de Lisle, à côté de son admirable compagne, dans ce cadre vieille France où se sont conservées toutes les noblesses du cœur et de l'esprit. On lui assignera sa véritable place, auprès du capitaine duc de Vauvenargues, rédigeant au bivouac, pendant le siège de Prague, son fameux parallèle entre Corneille et Racine; auprès du capitaine Alfred de Vigny, mousquetaire rouge de la maison du Roi, dissertant sur l'amour du danger, dans la Veillée de Vincennes.

Léon THÉVENIN.



Le sens des faits

Le problème économique du Japon

Il y a plus d'un problème au Japon. Une nation ne peut brûler les étapes comme l'a fait le Japon depuis 75 ans, sans qu'il se produise des mouvements de réaction. L'unification a beau être complète, la centralisation du pouvoir a beau être contrebalancée par un régime parlementaire responsable au peuple, il reste dans ce domaine certains réajustements réclamés. Le Japon s'est mis à l'école de l'Occident pour s'emparer de ce qu'il y a de bon dans la civilisation européenne, et ce fut le coup de génie de Meiji et de ses collègues, mais depuis quelques années, aujourd'hui et de plus en plus, le Japon veut avoir ses maîtres sur place, et enseigner lui-même. Il est entré dans le concert des nations, il y joue un rôle de premier plan, ses diplomates savent reculer, céder et temporiser comme les autres, c'est de l'habileté et de la sagesse. Mais toutes ces questions politiques : suffrage, armement et marine, conférence des nations, etc., ce n'est pas pour le moment ce qui a l'air de préoccuper davantage l'opinion.

Sur ce terrain le Japon se sent fort, et ses enfants sont heureux de faire le service militaire. C'est un honneur pour eux et un grand avantage pour la nation que la caserne où les jeunes gens de grandes familles apprennent à connaître le bon cœur et les nobles sentiments des fils de paysans, et où ces derniers voient dans leurs illustres compagnons de belles âmes prêtes à tout sacrifier pour sauver ou pour agrandir le pays, le cas advenant.

Agrandir le pays si l'occasion se présentait : voilà le problème de l'heure, problème économique avant tout.

Le Japon est petit, de plus en plus petit puisque sa population augmente de plus de un million par année et d'une façon progressive.¹

La conséquence c'est qu'il y a surpopulation. La densité de la population pour les terres arables atteint le chiffre de 954 habitants par kilomètre carré, le plus fort qui soit au monde, puisque la Belgique n'en compte que 629 pour la même étendue.

Le grand problème du Japon est de pourvoir aux besoins de sa population croissante. Il faut que tout ce monde vive. Il en faut des sacs de riz. Les importations de riz colonial de Formose et de Corée sont insuffisantes à combler le déficit. Durant ces cinq dernières années 70 000 000 de yen (\$50) de riz devaient être importés, en moyenne chaque année d'Indo-Chine et de Birmanie. La surpopulation japonaise se traduit par une balance commerciale ruineuse pour le Japon.²

Les moyens d'en sortir ? Il n'y en a pas une douzaine. D'après ceux qui parlent ou qui écrivent, il y en a trois ou quatre seulement, et déjà un ou deux ont été éliminés pour toujours.

Il n'a guère à parler du rêve pan-asiatique du chef révolutionnaire chinois Sun-Yat-Sen. Les japonais sont trop pondérés, et ils connaissent trop bien les grandes

1.—La statistique officielle de 1925 donne comme augmentation, 1 325 000.

En 1872, pour 1000 hommes naissent 25 enfants.

En 1926, pour 1000 hommes naissent 34 enfants.

C'est une augmentation unique dans l'histoire, puisque le même calcul appliqué à la France, l'Allemagne et l'Angleterre donne 33 seulement.

2.—Etienne Dermery — "Foules d'Asie". Paris 1930, p. 28.

lois de l'histoire sur la grandeur et la décadence des nations pour entrer dans ce mouvement. Quelques-uns répèteront bien ce qu'un jeune disait l'an dernier au Père Bissonnette le jour de la fête de la victoire du général Nogi à Port-Arthur : "ce n'est pas seulement la grande victoire du Japon, c'est la grande victoire de l'Asie contre l'Europe." Mais c'est là une parole de circonstance et que ne prononceraient pas en public les hommes d'état japonais. En tout cas ils furent loin d'endosser le discours de Sun-Yat-Sen prononcé à Kobe en 1924, et dont voici le passage saillant :

"Nous, Chinois, nous sommes 400 millions, la plus grande des foules. Nous sommes naturellement paisibles, il est vrai. Mais du moment qu'il s'agit de lutte pour l'existence, nous laisserons-nous faire toujours paisiblement ? Surtout quand nous aurons gagné les autres peuples de l'Asie à l'idée d'une ligue pan-asiatique. Si cette ligue se formait c'en serait fait de l'Europe. La Chine compte 400 millions, l'Inde en compte 350 millions, la Birmanie et le Siam plusieurs dizaines de millions, le Japon plus de 80 millions. Nous, les Asiatiques, nous formons les trois-quarts de l'humanité. Nous sommes 1 200 millions contre moins de 400 millions. La partie serait belle pour nous, n'est-ce pas, si nous voulions recourir aux armes. Mais ce serait là imiter les brigands qui nous ont fait tant souffrir. Nous ne ferons pas cela. Appuyons nos réclamations de notre force, mais agissons avec douceur tant qu'on ne nous poussera pas à bout..."

Tout cela est un peu exagéré, sans doute, comme il convient à un discours public fait par un révolutionnaire, mais c'est une idée tout de même. Une idée cependant qui ne semble pas avoir pris place dans le cerveau des hommes d'état japonais.

Devant le grand problème de la surpopulation l'on a cherché des solutions pacifiques : l'émigration, le contrôle de la natalité, l'intensification de l'agriculture et de l'industrie.

L'émigration.—L'exode au-delà des mers paraît à première vue le remède le plus simple, le plus efficace aussi. Mais l'émigration, c'est une question qui se règle à deux, et l'autre n'a pas voulu. Cet autre ce sont les Etats-Unis et les Dominions britanniques. Reste l'Amérique du Sud, elle est le vrai pays d'émigration. De 8 à 10 mille japonais s'embarquent chaque année pour le Brésil surtout, et le chiffre total pour l'année 1926 est de 16 184. C'est bien peu de chose encore pour une population qui augmente de plus d'un million par année.

Il y a les colonies, Formose, l'Hokkaido, la Corée et la Mandchourie, mais le climat de Formose est trop chaud, celui de l'Hokkaido et de la Mandchourie est trop froid, et ainsi l'émigration coloniale se fait lentement. On aime beaucoup, trop peut-être, le petit coin de terre, *le pays qui nous a vu naître*.

Le contrôle de la natalité.—Impuissants à éloigner le surplus de leur population, les Japonais songent-ils à en restreindre artificiellement l'accroissement ? La question du contrôle de la natalité a été officiellement posée, et c'est déjà beaucoup, sur cette terre où le culte de la famille est pratiqué comme un devoir religieux et patriotique. En août 1927, le premier ministre, le baron Tanaka, déclara que la politique de restriction des naissances, malgré ses avantages apparents, ne devait pas être pratiquée. Mais la question avait été posée officiellement.

Au début de 1929, le problème fut même soumis à la Diète japonaise. Un projet, dont l'initiative fut prise

par M. Tsao Abe et les chefs des partis prolétariens, proposait de reconnaître le caractère raisonnable du contrôle. Bien entendu le projet n'aboutit pas, mais on en a parlé officiellement. Dans son ensemble l'opinion japonaise était évidemment hostile à cette solution injurieuse par les ancêtres et pour la conscience humaine. Durant l'automne de 1926, une grande revue de Tokyo, le TAIYO, fit une enquête auprès de la plupart des personnalités marquantes du Japon. Elle leur demandait de répondre à ces deux questions : Le contrôle de la natalité est-il souhaitable dans une nation surpeuplée ? Le contrôle de la natalité est-il souhaitable au Japon ?

Sur près d'une centaine de réponses, il n'y en eut pas plus de six ou sept positives sur le deuxième point, une douzaine sur le premier : elles venaient de professeurs d'économie politique des universités, de romanciers européanisés, de certains représentants de syndicats. L'immense majorité des correspondants répondirent négativement sans hésiter. Un bon nombre sont fièrement énergiques et dignes : "Restreindre la natalité, c'est faire décliner l'esprit de la patrie", "La nation japonaise est la troisième au monde, elle le doit à la vitalité de sa population". "Seuls les espions d'Amérique ou de Russie peuvent conseiller le contrôle de la natalité", déclare un membre du parlement. Un autre député : "Surtout n'imitons pas l'exemple de la France". Il y a même des arguments religieux : "C'est un péché que de contrôler la natalité, déclare un bonze bouddhiste, car les ancêtres ont droit aux actions de grâce de nombreux descendants..." C'est surtout cet argument religieux qui soulevait l'âme nationale, et le premier ministre qui le savait bien, s'est empressé de lutter contre... "des avantages apparents, oui, mais qui ne sont pas un moyen à pratiquer".

Les Japonais ont donc préféré le mal à ce remède extrême. Ils se plaignent de leur surpopulation, et ils sont fiers de leur nombre. Ils voient les dangers de l'une, mais proclament la glorieuse nécessité de l'autre.

Reste donc le remède que l'on est bien forcé de regarder comme le vrai remède : intensifier l'agriculture dans l'Hokkaido surtout et industrialiser tout le vieux Japon. Cela ne va pas sans difficulté. Le Comte Sforza étudie cette solution du point de vue pessimiste dans son chapitre sur l'influence du Japon en Mandchourie.³ Mais c'est peut-être un plaidoyer PRO DOMO, pour faire ressortir les qualités de ses chinois. En tout cas, bien loin de moi la pensée de dire aux japonais comment il faudrait dénouer ce grand problème. S'il est bon de s'intéresser aux questions politiques de son pays d'adoption, il est presque toujours malséant d'en parler plus qu'un peu. Je ne peux mieux exprimer ma pensée intime sur ce point qu'en rapportant la parole d'un grand financier anglais de Hong-Hong. Un des ingénieurs de la société des mines de Hongay (Indo-Chine) parlait donc un jour avec ce Monsieur de la grande crise de l'Inde, et celui-ci de répondre : "Oui, c'est une question qui m'intéresse, mais elle ne me préoccupe pas beaucoup, parce que je suis certain que notre gouvernement y pense depuis longtemps."

Père Gonzalve PROULX, O.P.

Missionnaire.

Un bel exemple à suivre

Par un splendide dimanche après-midi de septembre dernier, près de 5 000 Jeunes Ouvriers Catholiques sont

3.—Enigme de la Chine, Paris 1928, Ch. V.

réunis à Paris dans la salle du Trocadero. A l'extérieur on s'amuse, eux se préparent au bon combat... Ils viennent de tous les coins de France, retremper là leur courage, affermir leurs convictions, organiser leurs forces pour mieux se protéger comme ouvriers, pour mieux s'affirmer comme catholiques.

Un jeune orateur, M. Fernand Bouxom, dans un vibrant discours, explique à ses compagnons ce qu'ils veulent être. "Nous ne sommes pas ici, dit-il, pour tout révolutionner; mais nous revendiquons pour le jeune ouvrier, le minimum de justice et de protection auquel il a droit... Ce que nous voulons, nous petits ouvriers catholiques, c'est de pouvoir vivre, en paix et sans danger, notre religion, c'est de nous protéger contre l'atmosphère malsaine, athée et immorale de l'usine. Ce que nous voulons enfin, c'est, par nos convictions fermes et solides et par notre conduite irréprochable, conquérir l'estime de nos compagnons de travail et les gagner ainsi à la cause du Christ." L'orateur termine par un vibrant appel à l'apostolat jociste au nom du Christ crucifié... Un tonnerre d'applaudissements, qui dure plusieurs instants, révèle que tous les jocistes sont pris et qu'ils vibrent au diapason de l'orateur... Quelle charmante jeunesse !

Les applaudissements cessent... Dans le balcon, une voix provocante s'élève : "Camarades Jocistes, pourquoi l'orateur ne nous a-t-il rien dit des rapports internationaux ? pourquoi ne nous a-t-il pas parlé de ce que les catholiques font pour les chômeurs, pour les mineurs, etc..." On le sent il y a du fiel dans ces paroles. C'est, par la bouche d'un seul, la réplique d'un assez fort groupe communiste. Cette provocation est accompagnée de ce qu'il y a de plus grossier : sifflements prolongés et cris anarchiques. En un moment, c'est un brouhaha à n'y

rien entendre. La tactique communiste est facile à découvrir : on veut ainsi empêcher de parler les orateurs et partant faire échouer la séance.

Les chefs jocistes ne perdent ni leur esprit ni leur temps... Ils préparent la contre-attaque sur le théâtre où sont groupés les représentants les plus distingués... Sur un signal, ces derniers se lèvent comme un seul homme et entonnent à pleins poumons le chant de ralliement des jocistes. Le tour est joué... On noie dans un chant pacifique les cris de révolte...

Avant que le chant ne soit complètement fini, l'orateur attaqué vient se disculper : "Camarades, dit-il, vous comprendrez facilement que dans une séance de quelques heures, il est impossible de traiter tous les sujets. Il est impossible aussi d'allonger une séance trop chargée déjà pour répondre aux questions posées... Nous y répondrons samedi prochain dans notre journal : JOC... En terminant, laissez-moi vous répéter, camarades communistes, cette parole d'un catholique célèbre : "Vous avez pour nous des paroles de haine. Mais avec le Christ, nous vous disons : Nous nous vous aimons quand même."

* * *

Et nous, jeunes canadiens-français, ne pourrions-nous pas nous aussi dire aux jeunes communistes d'ici : "nous, nous vous aimons quand même."

Partout, autour de nous on se ligue, on s'unit pour combattre contre nous et pour nous vaincre. Et nous, jeunes gens, nous ne voulons rien faire pour notre religion ?

On se sert de la propagande et de l'association contre nous, et pour entraîner au mal. Il nous faut sortir du

rang et pour entraîner à la conquête du bien. Grâce à Dieu, il y a chez nous de la bonne volonté : le cri d'alarme a été jeté par nos chefs... Ceux-ci s'organisent avec entrain et succès. Remercions nos aînés et admirons-les... Mais l'admiration n'est que le premier pas vers l'action...

Ceux, qui aujourd'hui, se battent aux premières lignes, comptent sur nous. Ils se donnent comme idéal de nous préparer les assises de granit qui nous assureront demain la victoire. Mais ils comptent sur nous parce qu'ils savent qu'en nos jeunes cœurs, vibrent l'amour de la religion catholique et le patriotisme ardent, qui, aux âges héroïques de notre histoire, ont fait de Dollard des Ormeaux, un tout jeune homme comme nous, le sauveur de la Nouvelle-France... Nos valeureux chefs, notre cher Canada et notre sainte religion, nous veulent voir dans la sainte bataille de l'apostolat catholique. Et nous, jeunes gens, nous ne voudrions rien faire ?...

Dans les combats qui nous attendent, nous n'aurons pas à frapper d'estoc et de taille, mais bien de conviction et de sincérité. Nous n'aurons pas à conquérir seulement un petit lopin de terre, mais des espaces presque infinis : c'est le Canada tout entier que nous devons gagner et conserver au catholicisme.

Ne disons pas, jeunes gens, que nous sommes trop petits, trop faibles, que nous ne pouvons rien... Si nous voulons, nous pouvons... Ce ne sont pas les moyens qui nous manquent, mais la volonté de nous en servir et de grouper ceux qui, pris isolément, seraient insuffisants. Ce que les jeunes font dans les autres pays, pourquoi en serions-nous incapables ? Acceptons de nos frères de France, les Jeunes Ouvriers Catholiques, la leçon de

fierté religieuse et d'apostolat réalisé qu'ils nous ont donnée en septembre dernier.

Allons ! Jeunes gens, à l'œuvre et dans tous les domaines ! A l'usine, au bureau, au collège, à l'Université, il faut nous unir et travailler ensemble pour notre pays et pour notre Dieu ! Depuis près de deux cents ans, nous n'avons fait, nous Canadiens-français, quasi rien autre chose que de nous défendre. Le temps est venu de prendre l'offensive. Marchons à la conquête de notre milieu d'abord, puis, peu à peu, à la conquête du Canada tout entier. Cette tâche, jeunes gens, elle est belle, elle est magnifique. Et c'est la nôtre !

Un jeune.

Dans l'Ordre

Rome.—Lundi après-midi 16 février, a eu lieu la conférence du Rme P. Gillet, Maître général des Dominicains, sur son voyage aux Etats-Unis. Une assemblée des plus distinguées remplissait le grand salon de la Chancellerie apostolique. Autour du cardinal Frühwirth, tout le corps diplomatique était représenté, spécialement la France avec ses deux ambassadeurs MM. de Fontenay et de Beaumarchais; MM. les conseillers Gentil et Wetterlé; l'attaché naval Sanson; M. Puech, directeur de la villa Médicis; NN. SS. Boudinhon, Hertzog et Fontenelle, et de nombreux religieux français, entre autres, le T. R. P. Gervais Quénard, Supérieur général des Assomptionnistes. On remarquait également le R. P. Dom de Stotzingen, Abbé de Saint-Anselme, primat des Bénédictins, et le R. P. Ledochowski, général des Jésuites. La Belgique, la Bavière, le Portugal, la Grande-Bretagne, la principauté de Monaco avaient envoyé leurs ministres accrédités auprès du Saint-Siège.

— D'un article de l' "Osservatore Romano", nous extrayons ce passage concernant un éminent religieux de la Province de Lyon, le T. R. Père H. Vincent, professeur à l'Ecole Biblique et d'Archéologie française de Saint-Etienne à Jérusalem : "...Il n'est pas nécessaire de présenter le savant Dominicain aux lecteurs de "L'Observateur". Dans nos chroniques hebdomadaires sur la Palestine, nous avons déjà eu maintes occasions de faire connaître sa grande personnalité, dominant toutes celles du monde des archéologues. Catholiques, protestants et hébreux sont unanimes à lui reconnaître une indiscutable primauté en tout ce qui touche à l'archéologie palestinienne. Le Père Vincent est couramment surnommé le grand palestinologue de notre temps..."

— Le T. R. P. Emmanuel Suarez, professeur de Droit canonique à l'Angelico, a été nommé Consulteur de la S. Congrégation du Concile.

Irlande.—De grandes fêtes, présidées par S. E. Mgr Spence, archevêque d'Adélaïde, ont eu lieu au Couvent de Tallaght, à l'occasion du centenaire de naissance du Père Thomas Burke.

Etats-Unis.—Le T. R. P. Conlon a été nommé Directeur national de la Société du S. Nom de Jésus et rédacteur du "Holy Name Journal", et le T. R. P. Moran, Directeur national du Tiers-Ordre de St-Dominique et syndic de la Province St-Joseph.

— Les Pères du Collège de Providence, R.I., ont pris large part aux émissions radiophoniques de la Station des Paulistes. Avant de quitter New-York, le Rme P. Général y avait donné une causerie intitulée : "Education et Science".

— Le grand romancier converti G. K. Chesterton a été l'hôte du Collège à une réception suivie d'un banquet.

Canada.—Nos Pères si éprouvés du Couvent d'Etudes d'Ottawa espèrent prendre possession de l'aile reconstruite en septembre et de la nouvelle église à la Noël.

— Le T. R. P. Gaudrault a subi à Rome avec succès l'examen pour le titre de Bachelier en Théologie.

— Le R. F. Vincent Pouliot, à Oxford, les RR. FF. Arthur Granger et Jacques Nicol, et F. Réginald, convers, à Ottawa, ont prononcé en mars leurs vœux solennels.

— Le T. R. P. Emile-Alphonse Langlais, provincial, a reçu la lettre suivante :

Secrétariat d'Etat,

Rome, Vatican, 26 décembre 1930.

Mon Révérend Père,

J'ai le plaisir de vous informer que le Saint-Père a agréé avec bienveillance l'hommage que vous Lui avez fait de la publication "Les Frères Prêcheurs du Canada au Japon — Le diocèse de Hakodaté".

En vous remerciant du don et de l'attention délicate qui l'a inspiré, le Souverain Pontife vous envoie, comme gage des faveurs divines le bienfait de la Bénédiction Apostolique.

Je saisis volontiers l'occasion pour vous donner, mon Révérend Père, l'assurance de mon religieux dévouement.

A. OTTAVIANI.

N. 97550.

— Son Excellence Mgr Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, a reçu la lettre suivante du Préfet de la S. Congrégation des Séminaires et Universités :

Rome, le 11 février, 1931.

Excellentissime Seigneur,

Nous avons appris avec une grande joie, par votre lettre datée de Rome même, lors de votre visite ad Limina

Apostolorum, que, sur l'initiative des Révérends Pères de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Vous aviez érigé, dans la célèbre ville d'Ottawa, une association d'hommes de doctrine pour la défense, l'exposition et la diffusion de la vérité catholique, par l'étude, par des écrits et surtout par des conférences publiques.

Nous avons été heureux de savoir aussi qu'aux Frères de l'Ordre des Prêcheurs s'étaient joints volontiers pour une collaboration effective tous les excellents religieux de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins et des Congrégations religieuses des Oblats de Marie Immaculée, du Très Saint Rédempteur, du Saint-Esprit et de Montfort qui demeurent à Ottawa; et Nous recommandons instamment l'œuvre de tous ainsi entreprise.

Déjà cette mise en commun des lumières et des forces a produit des fruits aussi remarquables qu'abondants : puisque comme vous le dites, plus de quinze groupements vraiment florissants de cette même association ont surgi dans les diverses parties de votre ville, ayant pour but d'affermir ou d'instruire sur les choses de la religion par tous les moyens appropriés et efficaces, les citoyens d'Ottawa de toute classe, de tout sexe, de toute condition.

Aux magnifiques approbations qu'a reçues la Société de la part de l'Eminentissime Archevêque de Québec et des autres personnalités les plus en vue de l'Eglise Canadienne, Nous joignons de très grand cœur la Nôtre, afin que, comme nous le désirons, tous les membres, voyant leur nombre accru et leurs forces restaurées et affermies, sentent grandir leur courage, pour mener à bien l'œuvre si importante qu'ils ont entreprise, sous le patronage et la conduite de saint Thomas.

Pour que cette Société produise chaque jour des fruits plus abondants, Nous prions de tout cœur le Dieu

Tout-Puissant de répandre ses célestes bénédictions sur Vous et sur tous ceux qui se sont inscrits ou s'inscriront dans la dite Société, ou la favoriseront de quelque façon que ce soit.

Je profite en même temps de l'occasion pour Vous assurer de mes meilleurs sentiments de bienveillance.

Votre tout dévoué dans le Christ Jésus,

(Signé) Gaétan Card. BISLETI,

Préfet.

Ernest RUFFINI,

Secrétaire.

— Le R. P. Jean-Marc Lafrance a été élevé à la prêtrise le 24 mars, dans la chapelle de l'Hôpital Ste-Marie d'Ottawa, par S. E. Mgr Forbes. Avec nos fraternelles félicitations, le nouveau prêtre, ordonné dans de faibles conditions de santé, voudra bien recevoir nos vœux de prompt rétablissement.

— Le R. P. Dominique Mauger a donné le 10 mars, à l'Université du Bates College de Lewiston, Maine, une conférence sur *La littérature canadienne-française* et une autre le 30 au Cercle d'études des Anciennes sur *Un grand cœur de femme : Sigrid Undset*.

— Le T. R. P. Ceslas Forest a donné une conférence au Pensionnat d'Hochelaga sur *L'art de vivre* et une autre au cercle ouvrier Léon XIII sur l'Encyclique *Casti Connubii*.

— Le R. P. Augustin-M. Séguin a prêché la Station du Carême à la Basilique de Québec.

— R. P. Henri Martin a donné une série d'instructions à St-Dominique de Québec sur l'Encyclique "Casti connubii" et S. E. Mgr Courchesne y a donné une conférence sur le même sujet.

— Son Eminence le cardinal Rouleau a inauguré la Station du Carême à St-Dominique de Québec.

— *Nous recommandons aux prières l'âme du R. P. Antonin Lauzon, décédé le 14 avril à N.-D. de Grâce et inhumé le 16 à St-Hyacinthe. A l'occasion de cette mort, le T. R. P. Provincial a adressé aux autres supérieurs de la Province la lettre suivante.*

Couvent de Notre-Dame de Grâce,

Montréal, 16 avril, 1931.

Mon Très Révérend et cher Père,

Le R. Père Antonin Lauzon est retourné à Dieu dans la nuit du 13 au 14 avril, à 2 heures, au moment même où le deuxième coup de la cloche de son couvent de Notre-Dame de Grâce appelait les religieux au chœur pour la psalmodie des Matines. Son agonie, commencée à cinq heures du soir, a été longue et assez paisible, comme sa maladie. Il y a un an, il fut frappé tout à coup, affligé cruellement, par la perte totale de la vue; et ce n'est qu'après plusieurs analyses qu'on découvrit la nature diabétique de son mal et sa gravité. Ni les traitements attentifs des médecins spécialistes, ni les soins les plus assidus, soit à l'hôpital où il passa plusieurs mois, soit au couvent, ne purent arrêter le cours de la maladie. Depuis deux ou trois mois, son teint laissait paraître l'envahissement rapide de l'urémie et une fin prochaine. Les infirmiers, en particulier le R. Père Dussault et le frère Luc-Marie, l'ont veillé nuit et jour pendant les trois dernières semaines avec une charité infatigable.

Le Père Lauzon est né à Sainte-Anne des Plaines le 17 août 1878. Son père était cultivateur, et sa vénérable mère, Madame Ephrem Coursol, qui vit encore et demeure à Saint-Jérôme, est la soeur de Monsieur le curé

Edmond Coursol, de Saint-Jean d'Iberville. Baptisé le lendemain dans l'église de sa paroisse natale, il y a reçu aussi sa première communion à l'âge de dix ans et deux ans après, des mains de Mgr Fabre, sa confirmation. Il a eu le bonheur de grandir dans une famille nombreuse, bénie par les grâces du sacerdoce et de la vie religieuse; car sur onze enfants, elle compte deux prêtres, notre cher Père défunt et Monsieur l'abbé Joseph-Rodrigue, curé de Fort Covington, N.-Y.; deux religieuses de la Congrégation de Sainte-Anne, les Révérendes Sœurs Marie-Joseph-Edmond et Marie-Anne-Agnès; pendant que les autres frères et sœurs continuent dans leurs propres foyers les traditions d'honneur et de vertus chrétiennes de leurs bons parents.

Au milieu de ses frères et sœurs le jeune Clodomir était plutôt délicat de goût et de santé, timide, bougon, peu incliné aux travaux de l'extérieur, aimant les belles formes, les beaux habits. C'était déjà une petite nature sentimentale, d'où jaillissait plus souvent que de raison les brusqueries bon enfant. A l'âge de neuf ans, il faillit mourir de la diphtérie. Quatre années après, en 1891, il sortait de l'école élémentaire du rang pour entrer au Séminaire de Sainte-Thérèse, où il eut le grand avantage de se trouver sous la tutelle de son vénérable oncle maternel, Monsieur le Directeur Edmond Coursol. Ses études, sans être brillantes, ont été bonnes et solides. Il était appliqué au travail mais faible de santé; et l'on rappelle aujourd'hui encore le soin avec lequel il remplissait ses fonctions de sacristain, son application aux cérémonies du culte, son goût pour les choses d'église et les parures, pour l'autel.

Entré dans l'Ordre à St-Hyacinthe dès sa sortie du Séminaire, il y reçut l'habit le 3 août des mains du T. R.

Père Constant Adam; et l'année suivante, le même jour, le T. R. Père Réginald Monpeurt, Provincial de France, recevait sa profession simple perpétuelle. Il eut comme Père-Maître à St-Hyacinthe le T. R. Père Béliveau, et à Ottawa les TT. RR. Pères Rouleau et Benoît, et il reçut l'onction du Sacerdoce de Mgr Duhamel le 27 février 1904.

Après ses six années d'études régulières dans l'Ordre, il est assigné à Ottawa pour y remplir les fonctions de procureur du couvent jusqu'à la fin de 1909; de là, à Notre-Dame de Grâce, où il est vicaire de la paroisse pendant deux ans; puis vicaire à St-Jean-Baptiste d'Ottawa du 25 décembre 1911 au 1er janvier 1914; procureur au couvent de Saint-Hyacinthe pendant deux ans; vicaire à Sainte-Anne de Fall-River de 1916 à 1924, et en même temps pendant plusieurs années, directeur de la Ligue du Saint Nom de Jésus, de la Congrégation des Jeunes Gens, catéchiste dans les écoles paroissiales et les écoles publiques. Assigné à Notre-Dame de Grâce en 1924, il y est resté jusqu'à sa mort, remplissant successivement ou tout à la fois les fonctions de procureur, de desservant de la succursale Saint-Raymond et d'aumônier de l'orphelinat catholique.

C'est dans ce dernier ministère, au milieu des enfants, pendant cinq ans, que le bon Père Lauzon a donné le plus de son cœur et que son âme sacerdotale profondément religieuse, délicate et douce, s'est épanouie. Il aimait les enfants et les enfants l'entouraient, venaient à lui avec confiance. Il s'intéressait à leur formation, à leur instruction religieuse, à leurs jeux. Il les suivait jusque dans leurs familles, au sortir de l'orphelinat; et plusieurs sont revenus le voir, demeurant sous sa direction paternelle.

Le cher Père a gardé toute sa vie, avec sa nature sentimentale, simple et timide, ses goûts artistiques. Il aimait fréquenter les auteurs classiques. Il se piquait de littérature, de musique et de peinture. Il est resté puriste, et, à sa manière, même sur son lit de mort avec ses infirmiers.

Pendant la dernière année de sa vie, tout le cours de sa maladie, affligé de la perte de la vue, son âme s'est aussi épanouie vers Dieu, avec une sérénité parfaite, une résignation vraiment édifiante. De telles dispositions surnaturelles ne sauraient enlever à la nature, aussi longtemps qu'elle dure, son désir de vivre. Ces retours incessants chez le pauvre malade dans sa longue montée du calvaire sont comme le rythme des battements du cœur, depuis le fiat jusqu'à l'immolation définitive.

Le Père a eu la grande consolation, la dernière et la plus douce que nous puissions désirer, de mourir dans la cellule de son couvent, où il a toujours aimé vivre parce qu'il y trouvait Dieu, entouré de ses frères, soigné de leurs mains fortifié de leurs prières. Je crois qu'il a pu entendre et suivre le *Salve Regina* chanté une première fois par la communauté à cinq heures du soir; et l'on récita souvent pendant son agonie, comme il l'avait demandé, la prière à Saint Joseph, patron de la bonne mort.

Après un premier service célébré hier à Notre-Dame de Grâce, ses funérailles et son inhumation ont eu lieu aujourd'hui même à Saint-Hyacinthe.

Recevez, mon Très Révérend et cher Père, l'expression de mes religieux sentiments en Notre-Seigneur.

fr. E.-A. LANGLAIS,
Provincial O.P.

— La présente année commémore le quinzième centenaire de la définition au concile d'Ephèse de la maternité divine de Marie. A cette occasion les frères étudiants du couvent d'Ottawa ont choisi un sujet marial comme thème de leurs études annuelles à la société Saint-Vincent Ferrier : "L'Ordre de S. Dominique et la Vierge Marie". Environ cinquante conférences glorifieront la Mère de Jésus, la Vierge vigilante qui a toujours eu pour les Prêcheurs une touchante prédilection.

— Comme par les années précédentes, il y aura, au cours des prochaines vacances d'été, une série de *retraites fermées*, au couvent des *Dominicains de Saint-Hyacinthe, P.Q.* Ces retraites sont destinées exclusivement aux collégiens des classes de Belles-Lettres, de Rhétorique et de Philosophie.

1ère : du soir du 20 juin au matin du 23,

2ème : du soir du 23 juin au matin du 26,

3ème : du soir du 26 juin au matin du 29 juin,

4ème : du soir du 29 juin au matin du 2 juillet.

On peut s'adresser par lettre, *avant le 10 juin*, au
R. P. FRANÇOIS LEBEL, O.P., Couvent des Dominicains, Saint-Hyacinthe, P.Q.

N.B.—Ces retraites sont pour des GROUPES.—
Quant aux retraites *privées*, on peut les faire en tout temps de l'année, après entente avec le T. R. P. Maître des Novices de Saint-Hyacinthe.

Fra Domenico.

L'esprit des livres

Albert PELLETIER — "Carquois" — Action Canadienne-française, Montréal, 1931.

Je doute, — et combien ! — que l'auteur de ce livre étonnant rencontre une parfaite soumission de pensée chez tous ses lecteurs. Mais je ne crains pas d'affirmer que dans cette série d'études que M. Pelletier consacre à quelques-uns de nos écrivains et aux "possibilités" de la littérature canadienne, il n'est guère de chapitre qui ne nous révèle dans les genres les plus divers, une personnalité de critique et d'analyste d'une valeur exceptionnelle. On sent que l'apparence des choses ne suffit pas à sa clairvoyance et à ses dons d'observation, et qu'il s'agisse de poésie, de romans, de contes, de nouvelles, de mémoires, on retrouve partout la même intelligence merveilleusement lucide qui excelle à synthétiser, à saisir l'essence d'une œuvre et son plus secret mécanisme. On ne peut s'empêcher de songer à un Jacques Rivière, l'auteur des "Etudes" et de "A la trace de Dieu", de qui l'on a dit si justement : "Il ne rejettera, — mais d'un geste infailible, — que ce qui est faux-semblant et contrefaçon. Mais tout ce qui porte le signe de l'authenticité dans le bien comme dans le mal aura droit à sa patiente étude." M. Albert Pelletier est certainement l'un des seuls chez les nôtres à qui cette remarque puisse s'appliquer.

Je ne nie pas que M. Pelletier ne fasse parfois preuve d'un excès de sévérité, sinon de violence, à l'égard de certaines formes de penser et d'agir généralement acceptées. S'il ne m'appartient pas de discuter ici ses opinions au sujet de ce qui a pu déterminer chez nous la faillite d'une littérature de caractère proprement national, qu'on me permette cependant de citer un paragraphe qui met bien en valeur quelques-unes des vues originales et profondes de ce critique :

"Or, il y a un autre nationalisme littéraire que celui des sujets traités : c'est celui de la personnalité de l'écrivain. Sans doute les choses et les occupations de la campagne et de terroir ont leur poésie intrinsèque et leur beauté objective. Et surtout, il y a mille façons de regarder les gens qui vivent dans notre pays, de les comprendre, de les aimer et d'en faire des sujets littéraires. Seulement, nos classes sociales, par leur force brute et débordante, par leur

réserve immense d'énergie et de vertu, par leur durable virilité d'âme, leur longue jeunesse de sentiments, leur persistante fraîcheur d'impression, devraient faire beaucoup mieux et beaucoup plus : elles devraient nous donner des écrivains d'un caractère national, des poètes et des prosateurs qui aient nos façons particulières de penser et de sentir, — qui ne sont pas celles de Paris."

Toutes ces exigences auxquelles nos écrivains doivent faire face, l'auteur de "Carquois" n'est pas le dernier à y satisfaire. Son style à lui seul est admirable, étonnamment souple et vivant, et nous emportant bien loin des créations académiques ou amorphes d'une certaine "école" qui brille en notre pays par son caractère incurablement provincial. L'art de M. Pelletier est sain, vigoureux, personnel, et — si j'excepte certaines parties fort enchevêtrées, notamment au chapitre sur "Les pierres de mon champ" de Mlle Marguerite Taschereau — son style nous enchante par la couleur, l'éclat, par le choix des images, la science des raccourcis. Dirai-je toutefois que j'ai particulièrement goûté les pages consacrées à l'oeuvre poétique de M. Alfred DesRochers, à *l'Homme qui va* de M. Jean-Charles Harvey et au livre charmant de M. C.-H. Grignon, *Le secret de Lindbergh*, qui sont, en même temps que de l'excellente prose, de superbes exemples de critique objective. Ailleurs l'auteur se livre à des incartades pour lesquelles je laisse aux compétences le soin de le gourmander.

Depuis que mon imagination a assimilé le génie littéraire et critique de l'auteur de "Carquois" à celui de Jacques Rivière qui fut l'une des âmes dirigeantes de "La Nouvelle Revue Française" à son apparition, je songe souvent à l'intérêt qu'offrirait, sur le marché de nos valeurs intellectuelles, une revue dont la formule serait le reflet des idées les mieux éprouvées et du sens critique d'un Albert Pelletier, et au bénéfice que nous en pourrions tirer. On se souvient de l'aventure épique du "Nigog" en 1918. Est-il en notre faveur de penser que le magnifique effort de ces jeunes gens soit resté sans lendemain ? Mais revenons à "Carquois". Si l'on considère que la critique est une arme d'un maniement bien difficile (l'arc d'Ulysse : charmante image à opposer à ce carquois !), on admettra que loin de se trouver entre les mains d'un maladroit et d'un timide, elle est cette fois au service d'un archer expert qui a certainement bien mérité des dieux, car il possède, en plus d'un beau courage, la promptitude d'un oeil qui parfois vise terriblement juste.

Annette LaSalle.

Saint JEAN EUDES — "La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes", avec Introduction par le R. P. Ch. Lebrun, Eudiste. Volume in-12 de 662 pages. Monastère de N.-D. de Charité du Bon-Pasteur. Montréal, 1930.

L'une des figures les plus marquantes de la spiritualité française au XVII^e siècle est saint Jean Eudes, surnommé le "Père, Docteur et Apôtre du culte liturgique des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie". Outre une vie intérieure très intense et l'exercice d'un apostolat des plus féconds, le Saint a laissé un nombre considérable d'écrits spirituels dont la doctrine lumineuse et onctueuse est des plus substantielles. Son livre capital connu sous le titre de "La Vie et le Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes", en même temps qu'il met en un saisissant relief les principaux enseignements de l'auteur, fait ressortir mieux qu'en tous ses autres écrits le moyen fondamental pour lui d'arriver à une vie chrétienne vraiment parfaite par sa conformité à celle de Jésus lui-même. "De tous les livres composés par lui, c'est le "Royaume de Jésus" que le P. Eudes jugeait le plus propre à inculquer à ses enfants l'esprit et la piété qu'il voulait leur infuser" (Introduct., p. 8).

La conformité à Jésus chez l'âme chrétienne voilà bien le point saillant de la doctrine du Saint. En effet, il ne se contente pas comme d'autres auteurs spirituels d'exciter ses lecteurs à l'admiration des exemples du Sauveur pour en faire chez eux comme autant de stimulants à la pratique des vertus chrétiennes, mais il veut de plus que la conduite de Jésus devienne pour eux, en toute occurrence, la règle de leur propre conduite. Ainsi, "du premier coup il place les âmes en face du divin Maître et il leur demande de mettre leur vie en harmonie avec la sienne." (Ibid., p. 22).

A l'école de saint Jean Eudes, il faut donc qu'avant tout nous apprenions à penser et à vouloir comme Jésus pensait et voulait afin d'agir ensuite comme il agissait. Sans négliger de recommander aux âmes chrétiennes la pratique de certains grands moyens de sanctification qui ont été profitables au premier chef à tant de Saints eux-mêmes — tel, par exemple que celui de se placer avant d'agir en face de la mort ou de l'éternité — ce qu'il conseille pourtant de préférence c'est de nous demander dans les diverses circonstances de notre vie quotidienne ce que ferait Jésus-Christ à notre place et d'agir en conséquence (Ibid., pp. 26-27).

Nul doute que l'application constante chez l'âme chrétienne à acquérir en tout les dispositions de Jésus afin d'agir toujours "dans

son esprit" ne soit de nature à transformer promptement, Dieu aidant, l'âme fidèle en une parfaite image de Jésus. Or, c'est à produire cette haute perfection dans les âmes, moyennant le secours sans cesse imploré de la grâce divine, que tend la doctrine spirituelle de l'illustre fondateur des Congrégations de Jésus et Marie et du Bon-Pasteur; et, comme nous le disions plus haut, nul autre de ses écrits, n'expose de façon aussi admirable la nature de cette perfection et les moyens d'y arriver que celui qui a pour titre "Le Royaume de Jésus".

Puisse ce beau livre être lu et médité assidûment des âmes sacerdotales et religieuses; leur piété y trouvera outre un aliment substantiel un puissant stimulant vers des progrès toujours plus accentués dans la pratique du saint amour. Puisse-t-il aussi pénétrer dans tous nos foyers chrétiens pour y exciter dans les âmes des sentiments de foi vive et éclairée en même temps que le désir d'une vie toujours plus parfaitement chrétienne, c'est-à-dire, plus conforme à celle du divin Modèle.

A.-M. Richer, O.P.

"*Gothic Architecture under dominican auspices.*" Album in-4° de 48 pages. New-York, 1930.

Pendant longtemps les Américains, en général, ont passé aux yeux de beaucoup pour indifférents aux choses de l'art. On n'a voulu voir en eux qu'un peuple d'industriels et de marchands accessibles aux seuls appâts du gain et de la jouissance et pour qui la richesse et le bien-être matériel constituent le *summum bonum* de l'existence. Quoi qu'il en soit de la justesse de ces vues il est loyal, toutefois, de reconnaître qu'il se produit depuis quelque temps chez nos "ternes et prosaïques" voisins un changement pour le mieux puisque l'on constate parmi eux de temps à autre des signes non équivoques de progrès réels en matière d'idées et de goûts artistiques. Ainsi, pour citer un premier fait, ne sont-ce pas deux jeunes artistes américains qui ont remporté l'année dernière le prix de Rome pour des œuvres de peinture et de sculpture? Et, fait des plus remarquables, leurs productions s'inspiraient de motifs religieux... "Le prix de sculpture est attribué à une statue de Saint-François d'Assise, et l'auteur n'est pas un catholique. Celui de peinture est allé à un étudiant de Yale pour une œuvre intitulée *Consummatum est*".¹ Souhaitons que ce beau mouvement aille

1.—Cf., "Le Devoir" (Montréal) 12 mai 1930, *L'art religieux triomphe aux Etats-Unis*.

s'accentuant afin que bientôt nous n'ayons plus que de l'admiration pour "le grand peuple matérialiste" d'hier devenu aujourd'hui idéaliste et raffiné.

Un second fait c'est le goût artistique qui préside depuis un certain nombre d'années déjà à la construction des églises et autres édifices religieux sur le sol américain. Nous en avons une preuve particulièrement convaincante dans le magnifique album que les PP. Dominicains de la province américaine de Saint-Joseph ont publié au cours de l'année dernière et qui a pour titre : *Gothic Architecture under Dominican auspices*. On y trouve de nombreuses reproductions photographiques d'églises, de couvents et d'écoles relevant de l'Ordre de Saint-Dominique et situés dans cette partie du territoire américain qui s'étend de la côte de l'Atlantique aux Rocheuses. Ces édifices dont quelques-uns sont tout-à-fait remarquables présentent de très beaux spécimens d'architecture ogivale et sont l'œuvre d'artistes et d'architectes américains de renom. Nommons seulement parmi ces édifices l'église de Saint-Vincent-Ferrier à New-York et celle du Sacré-Cœur à Jersey City; le couvent d'études des Pères à Washington avec son admirable chapelle et celui de River Forest — également couvent d'études — dans l'Illinois, dont l'une des pièces régulières, en particulier — le réfectoire — construit selon les traditions de l'Ordre dominicain, constitue l'un des plus magnifiques spécimens de style gothique en Amérique et même dans l'univers.²

Les Pères Dominicains des Etats-Unis méritent d'être grandement félicités de leurs goûts artistiques ainsi que de leur culte des traditions de l'Ordre dans la construction de leurs églises, couvents et autres édifices religieux. Ils méritent des félicitations toutes spéciales pour l'élégant recueil d'illustrations qu'ils ont publié et qui est fort de nature à stimuler le goût du public en général en faveur du plus noble et du plus gracieux des styles d'architecture.

A.-M. Richer, O.P.

Joannis a S. THOMAS, O.P. — "Cursus Philosophicus thomisticus", t. 1, Ars logica. Marietti, Turin. 1 vol. gr. in-8°, XVIII-839 p.

L'éditeur Marietti, dont les philosophes chrétiens et les théologiens ont déjà reçu d'appréciés services, nous présente le premier

2.—Comme autres superbes monuments de l'art religieux aux Etats-Unis nommons la cathédrale catholique de New-York et l'église anglicane de Saint-Jean-le-Théologien, de cette même ville.

volume d'une œuvre utile entre toutes et particulièrement désirée des professeurs et des étudiants : le *Cours de Philosophie thomiste* de Jean de S. Thomas, qui gagne de jour en jour vers la place qui lui revient à la base de toute vraie formation intellectuelle.

Cette nouvelle édition (les anciennes étant devenues très rares, et ne permettant par ailleurs qu'une lecture incertaine à cause d'énormes fautes émaillant le texte) est le fruit des labeurs du R. P. Dom Beato Reiser, professeur de philosophie au Collège bénédictin de Saint-Anselme à Rome. Le volume paru contient l'ensemble de la Logique. Mais ce que Jean de St-Thomas, suivant l'ordre traditionnel des traités d'Aristote, a construit sous ce titre, débordé de beaucoup en importance le simple point de vue dialectique; témoins les profondes dissertations sur la logique elle-même, sur l'analogie de l'être, sur l'universel en soi et dans ses causes, les théories du signe, de la démonstration, de la science et de la hiérarchie des sciences, etc.

La préface latine est une sérieuse contribution à l'histoire de la personne et de l'œuvre du Dominicain espagnol; elle renseigne aussi sur le caractère de cette nouvelle édition, désormais classique, et méritant sans réserve l'admiration de tous les fervents d'un thomisme authentique.

Le même éditeur a eu l'heureuse idée de rassembler en un volume les discours, rapports et discussions de la *semaine Augustino-thomiste*, tenue par l'*Académie romaine de St-Thomas d'Aquin*, du 23 au 30 avril 1930, à l'occasion du XVe centenaire de la mort de saint Augustin. Il suffira de citer les noms des cardinaux Lépicié et Laurenti, des Professeurs Talamo, Boyer, Sestili, de Mgr Grabmann, des RR. PP. Théry et Garrigou-Lagrange, de M. Etienne Gilson, pour signaler l'intérêt des travaux, présentés soit en latin, soit en italien, soit en français. (*Acta Hebdomadæ Augustinianæ-Thomisticæ* — Marietti, Turin, 1 vol. de 344 p.) — H. G.

Emile BRÉHIER — "Histoire de la Philosophie" — Tome II: La Philosophie moderne. — Fascicule I: Le XVIIe siècle. — Alcan. Paris.

Cette histoire de la philosophie fait honneur à l'éminent spécialiste de Plotin et du néoplatonisme. D'importantes réserves ont été formulées naguère à l'occasion de certaines idées de l'ouvrage sur la pensée chrétienne et en particulier sur S. Thomas d'Aquin; mais c'est sans préjudice pour la haute compétence de l'auteur, historien dans l'âme, excellent à souligner les traits saillants de la

physionomie d'un penseur, et dont la finesse d'appréciation éclate en mille endroits.

Ces qualités se manifestent peut-être encore davantage dans le fascicule de 315 pages consacré au XVII^e siècle; car il semble que M. Bréhier est à son affaire dans l'exposition de la pensée moderne: François Bacon et la philosophie expérimentale, Descartes et le cartésianisme, Pascal, Hobbes, Spinoza, Mallebranche, Leibnitz, Locke, Bayle et Fontenelle sont successivement étudiés avec une aisance remarquable. Le livre s'ouvre par une vue d'ensemble sur les caractères généraux du XVII^e siècle. — H. G.

Y. E. MASSON, O.P. — "Vie chrétienne et vie spirituelle."

Introduction à l'étude de la théologie ascétique et mystique. Bloud et Gay, éditeurs.

Dès la première page, le R. P. Masson nous dit quelle intention a présidé à la facture de son ouvrage. "Ce livre n'est pas un livre de controverse". Il désire avant tout parler avec sérénité de la vie spirituelle. Ce n'est pas plus un traité, un manuel de théologie ascétique et mystique. "C'est une simple et courte" et substantielle "introduction". Rien de nouveau, ni d'original, dit encore l'auteur. "Il y a seulement ce que d'autres ont dit dans des études complètes et très poussées." Il y a surtout une solide synthèse des connaissances nécessaires à celui qui veut aborder l'étude de la théologie ascétique et mystique.

Un chapitre préliminaire fixe l'objet de la théologie ascétique et mystique. L'ouvrage ensuite se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur étudie ce qu'est la vie chrétienne, sa nature, l'organisme surnaturel et les facultés qui procèdent de la grâce; (chap. I) la vraie notion de la vie spirituelle ou perfection (ch. II.); les rapports de cette vie avec le précepte de l'amour de Dieu (III); le développement de la vie spirituelle (IV). La seconde partie expose la part de Dieu (I), de N. S. Jésus-Christ (II), de la Sainte Vierge (III) et du Saint-Esprit (IV) dans l'œuvre de notre perfection. Le dernier chapitre parle de la direction, comme auxiliaire de la vie spirituelle, de ses conditions et de ses qualités.

Fermement appuyées sur l'autorité de S. Thomas d'Aquin et des Maîtres de la vie spirituelle, Ste Thérèse, S. Jean de la Croix, S. François de Sales, les questions proposées sont traitées d'une manière intéressante et claire, avec la précision convenant à un ouvrage qui veut éviter la controverse. Il n'écarte pas pour autant tous les problèmes librement discutés entre les théologiens et sur

lesquels l'Eglise ne s'est pas encore prononcée. Quand ils se présentent, l'auteur expose les opinions diverses, et donne ensuite la solution qui lui paraît la meilleure et la mieux fondée.

Nous souhaitons grand succès à l'ouvrage du R. P. Masson. Qu'on le répande afin de faire connaître et aimer "la vie spirituelle", afin d'en écarter les dangers que lui font courir l'ignorance ou l'erreur et d'amener ainsi un plus grand nombre d'âmes de bonne volonté à sa pratique éclairée. — H. G.

Canonicus J.-B. DUMAS — "Theologia Moralis Thomistica". *Pars Prima — De ultimo fine humanæ vitæ*. 1 vol. in-8° carré de XXVIII-284 pages. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, 10 — Paris-VIe.

Sous ce titre, c'est un nouveau *Manuel de Théologie Morale* qui commence à voir le jour. Ce manuel se distingue assez de ses pareils pour justifier son existence. Le premier volume se présente, revêtu de l'approbation de Monseigneur l'Evêque d'Aire et de Dax, ordinaire de l'auteur et honoré d'une Lettre-Préface de Monseigneur l'Evêque de Bayonne.

Il tient les promesses du titre : *Theologia Moralis Thomistica*. On y trouve la Morale, telle qu'elle est exposée dans la Somme Théologique, même doctrine, et, ce qui est une nouveauté en Théologie Morale, même ordre suivi scrupuleusement.

D'abord, un traité de la fin dernière de la vie humaine; ensuite, le traité des actes humains, avec lequel fait corps avec le traité de la conscience.

Par d'autres particularités encore, ce Manuel tranche sur les Manuels existants notamment, par une exposition plus approfondie des principes du volontaire indirect, par une étude plus étendue des rapports de l'acte intérieur et de l'acte extérieur. Dans la question de la conscience probable, l'auteur, utilisant un travail récent, n'hésite pas à abandonner la théorie fondamentale en la matière; des deux opinions opposées existant simultanément dans l'esprit il s'ensuit qu'il peut à la fois être Liguorien et admettre l'usage de la solide probabilité.

L'exposé se déroule, thèse par thèse, dans les lignes harmonieuses, en nul endroit brisées ou faussées, du cadre thomiste. Le style est concis, mais d'une concision qui ne nuit pas à la clarté. Les notes et citations, susceptibles d'éclairer le texte, au lieu d'encombrer le bas des pages, sont réunies dans un appendice placé à la fin du livre.

"Une telle entreprise" — dit Monseigneur l'Evêque de Bayonne dans la Lettre-Préface — "demandait un somme de travail formidable, une connaissance peu commune de la théologie, une courageuse et sage liberté d'esprit, vous avez été à la hauteur de la tâche."

R. P. J.-D. RAMBAUD, O.P. — "Grandes Figures de Prêcheurs" — *Saint Hyacinthe* — *Saint Pierre de Vérone* — *Saint Vincent Ferrier* — *Saint Louis Bertrand*. 1 vol in-8° carré de 196 pages. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette — Paris (VIe).

Voilà un livre qui, à n'en pas douter, trouvera de nombreux lecteurs.

Car il instruit, il plaît, il édifie, il entraîne.

Ce n'est pas un travail d'érudition dont les lignes sèches décevraient. Par ce temps si prodigue de choses à lire, on aime généralement des biographies courtes où les faits sont comme ici ramassés en des pages substantielles. Délibérément le Père Rambaud élimine tous les détails ne se référant pas directement ou indirectement à son objet : *la vie apostolique*. Il s'agit certes d'un ouvrage de vulgarisation, mais qui grâce à cette conception de l'hagiographie est plein de mouvement et de vie.

Combien grandes et attachantes les Figures qu'il évoque !

Prêcheurs à la parole de feu qui subjuguèrent les foules, cœur généreux qui se consumèrent dans les fatigues d'un extraordinaire apostolat, âmes saintes qui donnèrent au monde le magnifique spectacle d'héroïques vertus.

Présentation soignée, attirante. Tout en restant toujours très simple, le style ne manque pas d'élégance, voire de poésie. En certaines pages il est prenant.

On sent qu'à travers les mots écrits passe une âme ardemment désireuse de rayonner de la lumière, de livrer de la chaleur ; le lecteur en arrive à oublier l'auteur pour donner toute son admiration au serviteur de Dieu, qu'il nous présente.

Dans ce volume, la physionomie de "*Saint Vincent Ferrier*", qui en occupe à lui seul près de la moitié, apparaît si transcendante qu'elle fait songer à l'Apôtre des nations.

Le R. P. Rambaud, qui a donné déjà une "*Vie de Saint-Dominique*" singulièrement conquérante, est encore plus vibrant dans les *Grandes Figures de Prêcheurs* dont il offre un premier

tome aujourd'hui et dont un deuxième doit paraître incessamment.

Ces belles pages, précédées d'une magistrale préface, feront parmi les jeunes palpiter bien des cœurs et seront lues par tous ceux qui sont curieux d'hagiographie vivante.

R. LORTAL, p.s.s. — "La certitude de l'existence de Dieu".
1 vol in-8° couronne. Aubanel Fils Ainé, imprimeur-éditeur, 15, Place des Etudes, Avignon.

M. R. Lortal livre le résultat de ses pensées au grand public déjà un peu averti de cette question. Il n'a pas la prétention d'avoir dit le dernier mot de la science de Dieu, mais il ouvre le chemin à ceux qui voudraient pousser l'étude plus à fond.

L'œuvre est sérieuse, cependant pleine d'une clarté lumineuse fruit de distinctions réelles et bien exposées. L'argumentation est solide, les preuves sont reliées entre elles d'une façon logique et M. Tanquerey supérieur de la Solitude a eu raison d'écrire à l'auteur : "Vous avez atteint le but que vous vous proposiez et conduit vos lecteurs à la certitude métaphysique absolue de l'existence de Dieu."

R. P. REGATTIERI — "L'Evangile Eucharistique". Exhortations pour les heures d'adoration. In-8°, 1928, XII-216 p. Casa Editrice Marietti, Via Legnano, 23 — Torino (118) (Italia).

Ce petit volume comprend douze heures d'adoration qui se subdivisent en exhortations pour l'adoration proprement dite, pour l'action de grâces, pour la propitiation, et pour la supplication. Tout le traité de l'Eucharistie est ainsi exposé en phrases simples, de sorte que, selon le vœu de l'auteur, ces exhortations prêchées sont "aptées à servir même de lecture aux fidèles dans les Heures eucharistiques". Il n'y a ni trop ni trop peu de substance doctrinale pour mettre entrave à la prière eucharistique. Bien au contraire, ces lectures féconderont l'esprit et nourriront le cœur.

ELOI BAILLARGEON LIMITÉE

Inc. 1928

4254 IBERVILLE — MONTREAL*Chandelles liturgiques, lampions, cierges, etc.*Notre Bureau-chef et Usine sont à Montréal
afin de pouvoir vous servir plus rapidement.

UN GUIDE INDISPENSABLE

“SUR LES ROUTES DE QUEBEC”

Ce merveilleux auxiliaire du tourisme forme un volume de 874 pages. Il contient une description générale de la province; une description détaillée de chacune des grandes routes, chaque description formant un chapitre; une carte générale des routes de la province; 76 cartes de sections de routes; 33 cartes indiquant l'entrée et la sortie des principales villes; des renseignements généraux sur les règlements de la circulation, sur les douanes, sur la chasse, la pêche, etc., et il est complété par 325 reproductions photographiques des principaux endroits de la province.

Ce guide est indispensable à ceux qui désirent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou avoir à la main, lorsqu'ils sont revenus de leur voyage, un livre qui leur rappellera des souvenirs et qui leur fera revivre pour ainsi dire les jours agréables passés sur les routes de Québec.

Le guide “SUR LES ROUTES DE QUEBEC” est en vente au ministère de la voirie, à Québec, ou à sa succursale de Montréal, 96 rue St-Jacques Est, ainsi que dans les principales librairies.

PRIX : \$2.00

Franc de port si on l'achète du département.

Tél. WALnut 1651

Rosebud Shop

Fleurs coupées et en pots

Bouquets de noces

Tributs mortuaires

5462, ouest, rue Sherbrooke**Notre-Dame de Grâce****ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS**

Dominion Blank Book Co. LIMITED

ST-JEAN, Qué.



Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilité reliés,



ENVELOPPES



Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

1, rue Saint-Denis
Saint-Hyacinthe
Tél. 654

ou à

120A, rue Notre-Dame
Trois-Rivières
Tél. 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.

DONAT COTE, Directeur.

ASGRAIN & HARBONNEAU
Limitée

Pharmaciens en Gros

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie
Instruments pour Dentistes.

28-30 rue St-Paul Est

-

-

MONTREAL

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

TISANES PARFAITES DU Dr LERICHE

Ces tisanes sont au nombre de VINGT, toutes différentes, comme composition et comme effets. Chaque Tisane parfaite porte un numéro de 1 à 20. Une brochure sera envoyée sur demande aux adresses suivantes:

Distributeurs:

St-Hyacinthe, Laboratoire LERICHE, 127 Cascades.

Richer & Fils, 124 King Ouest, Sherbrooke.

QUEBEC: Pharmacie Barry, 122 St-Joseph.

MONTREAL: A. L. Boucher, 4459 Des Erables.

DRUMMONDVILLE: L. G. Cadieux, rue Hériot.

\$1.25 la boîte, ou \$6.00 pour 6 boîtes, franco.

LISEZ "LA SURVIVANCE"

*L'organe officiel de l'Association Canadienne-française
de l'Alberta.*

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère.
Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse
à laquelle s'emploient les Franco-albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

RODOLPHE LAPLANTE, directeur

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

BOURSE

**pour l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain au Japon
(\$10,000)**

Le revenu annuel de la Bourse est destiné à l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain canadien qui se dévoue à l'évangélisation de l'empire japonais.

En la fondant on devient

MISSIONNAIRE A PERPETUITE

Un Bienfaiteur peut être seul *fondateur* en versant la somme entière.

Plusieurs bienfaiteurs peuvent, en s'associant, contribuer par leur offrande à cette fondation.

Tout Bienfaiteur peut aussi au besoin se réserver une rente viagère sur la somme versée, pourvu qu'elle soit d'au moins \$100.00.

La Bourse pourra porter le nom de son Fondateur ou tout autre nom à son choix: Bourse de Saint-Dominique, Bourse de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou encore Bourse X, etc. . .

"Nous voudrions voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux œuvres dont le but est de venir en aide aux Missions." (Benoît XV).

Les fondateurs de cette bourse devront s'adresser à

L'OEUVRE DES MISSIONS

Couvent des Dominicains

5375, avenue Notre-Dame de Grâce

Montréal

soit pour en connaître les avantages, soit pour l'envoi des souscriptions.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P.Q.

Etablie en 1879

Au delà de 1200 INSTRUMENTS ont été construits par cette maison
pour le CANADA, les ETATS-UNIS, les ANTILLES
et l'AMERIQUE DU SUD.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN - BIJOUTIER

ST-HYACINTHE, P. Q.

Yeux examinés et Verres ajustés

— AVEC SOIN —

O'Reilly & Bélanger, Ltée

CHARBON et COKE

Toutes sortes

GROS et DETAIL

HUILE COMBUSTIBLE

Qualité garantie

Bureau, 53 rue Queen

Téléphones: Queen 860 et 801

O T T A W A

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal et de
toute la province.

MAGASINS
865, Ste-Catherine Est
Plateau 5151

COMPTOIR POSTAL
Coin St-Laurent et St-Viateur
CRescent 3131

Tracez-vous un programme

L'épargne et le placement méthodiques vous assurent l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Prenez des habitudes d'économie. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$155,000,000

SUCCURSALE à ST-HYACINTHE

E.-O. DESJARDINS, gérant

Capital Trust Corporation

Limitée

10 Metcalfe, Ottawa, Canada.

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôts: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

CONSULTEZ-NOUS LORSQUE VOUS DESIREZ EMPRUNTER



Imprimé par

ADJ. MENARD, 987, boulevard Saint-Laurent

Tél. Lancaster 1907

MONTREAL